

## UN DIRECTEUR ECLAIRÉ A L'ACADÉMIE DE JASSY IL Y A DEUX SIECLES: IOSIP MOISIODAX

La figure de ce modeste moine, qui fut pourtant un esprit éclairé, a trop peu, on pourrait même dire pas du tout, retenu l'attention des historiens qui se sont occupés des problèmes de l'enseignement. Et pourtant cet érudit à l'esprit vif et progressiste pour son époque aurait dû susciter plus d'intérêt. Dans les pages qui suivent nous tenterons de présenter une esquisse de la vie et de l'activité de cet érudit. Nous allons glaner beaucoup d'informations dans son livre intitulé *Ἀπολογία*.<sup>1</sup> Ce livre est une mine inépuisable d'informations pour l'état de l'enseignement de cette époque, aussi bien pour l'enseignement scolastique médiéval, rétrograde, que pour l'enseignement positif, progressiste et éclairé, qui se frayait son chemin en luttant avec le premier. L'*Apologie* est un ouvrage révolutionnaire. L'auteur s'y livre à une critique sévère de la société rétrograde. L'*Apologie* constitue en même temps un acte d'accusation contre ceux qui le diffamaient. Dans ce livre — dont les historiens roumains n'ont pas fait usage — nous trouverons donc beaucoup d'informations authentiques concernant la vie et l'activité de ce directeur éclairé de l'Académie de Jassy.

Moisioudax est né dans le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle à Cernavoda. Son origine ethnique est controversée. Les uns, étant donné que les Grecs appellent *Μοισιόδακας*<sup>2</sup> les Roumains du Sud du Danube, affirment, qu'il était Roumain de Macédoine, d'autres le considèrent Bulgare et la plupart Grec. Une chose est certaine: Moisioudax était de culture grecque, il a écrit en grec, il avait des sentiments grecs et il se considérait comme tel. Dans son *Apologie*, publiée en 1780, lorsqu'il s'agit des Grecs, il répète maintes fois τὸ γένος ἡμῶν (notre nation), il appelle les écoles grecques, nos écoles.<sup>3</sup> Ainsi: "Notre zèle pour la Grèce et le véritable progrès de nos écoles" (il s'agit des écoles grecques).<sup>4</sup> Il considère comme nécessaire la publication de livres grecs pour le progrès de "nos écoles", pour la prospérité de "notre nation".<sup>5</sup> Les savants

---

1. Ἰωσήπου Μοισιόδακος, *Ἀπολογία, μέρος πρῶτον*, Vienne, 1780. C'est un livre très rare. Émile Legrand, *Bibliographie hellénique du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1928, vol. II, n° 1015.

2. Dionisie Fontino, *Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας*, Vienne, 1818, vol. I, p. 38.

3. *Ἀπολογία*, p. X, 31, 36, 83, 167.

4. *Op. cit.*, p. V.

5. *Op. cit.*, p. X.

grecs sont *ἡμέτεροι* (les nôtres). Il écrit à la page 165 : *Ὅτε κατηγορῶ ἐγὼ τοὺς ἡμετέρους, ἀλλὰ κατοικτεῖρω αὐτοὺς, ἀλλὰ ἐπιποθῶ τὴν ἐπὶ τὸ κρεῖττον μεταβολὴν αὐτῶν καὶ ἐν ζήλῳ τῆς εὐκλείας τῆς Ἑλλάδος ...* (“Je n’accuse pas les nôtres [c’est-à-dire les Grecs], je les plains, je souhaite qu’ils changent en bien et avec zèle pour la gloire de la Grèce...”). A la page 166, il recommande que cesse cette admiration “que nous avons pour notre antiquité”; et à la page 169 il est encore plus catégorique. “Pythagore, Thalès, Démocrite, Platon et autres sont nos ancêtres... nous, nous sommes leurs descendants. La gloire ancienne de nos ancêtres... nous nous sommes barbarisés auprès des barbares... qui désire le bien de la Grèce doit reconnaître cette chose” (p. X). Il résulte donc de ses propres affirmations que Moisioudax se considérait Grec, qu’il pensait en Grec et militait pour le progrès du peuple grec, pour la gloire de la Grèce, mais aussi pour le développement de la culture progressiste dans les pays roumains.

Où a-t-il fait ses études? Dans beaucoup d’écoles et avec plusieurs professeurs, parcourant plusieurs villes et pays. Il a d’abord fréquenté les centres culturels grecs. D’après ses propres affirmations, nous savons qu’en 1752 il se trouvait à Salonique où il eut une discussion scientifique avec le professeur de là-bas, Ioanacos sur les eaux chaudes qui jaillissent de la terre (p. 179). En 1753 il se trouvait à Smyrne où il sollicitait un subside pour pouvoir parachever ses études en Italie, mais il se heurta à l’opposition du professeur obscurantiste de l’endroit qui s’écriait: ceux qui font des études en Occident deviennent athées et à leur retour propagent l’athéisme parmi les autres, ainsi les plans du jeune homme assoiffé de science s’effondrèrent (p. 166). Après 1753, lorsque fut fondée l’Académie athonite et que sa direction fut confiée à Eugène Boulgaris, Moisioudax fréquentera également cette école supérieure grecque. Comme élève de Boulgaris, il apprit le latin que celui-ci avait introduit en Grèce, ainsi que la philosophie ancienne, complétée par les nouveaux systèmes de Locke, Wolf, Leibnitz<sup>1</sup> et Gravesante que Boulgaris a traduit en grec; de même la physique accompagnée d’expériences, dont l’introduction était toujours due à Boulgaris. Il a également étudié l’astronomie d’après le système de Brachet, la métaphysique d’après Genovese, la géométrie d’après Tacquet et les mathématiques selon le système de Segner.<sup>2</sup> Comme on le voit, Moisioudax a étudié la philosophie et les sciences positives d’après les tout derniers systèmes. En 1756 il se trouvait aux îles Siphnos et Myconos (p. 188). Nous ne savons pas ce qui

1. Nicolas Bostandjis, *Παιδαγωγικαὶ ιδέαι Ἰωσήπου τοῦ Μοισιούδακος*, Athènes, 1941, p. 38.

2. Fanis Michalopoulos, *Τὰ Γιάννενα καὶ ἡ νεοελληνικὴ ἀναγέννηση*, Athènes, 1930, p. 47.

l'aura déterminé à y aller; de toute façon ce ne sont pas les études. Peut-être pour gagner quelque somme comme professeur, laquelle lui faciliterait le départ en Europe occidentale; en effet bientôt après 1756, peut-être en 1760,<sup>1</sup> il complétera ses études à Padoue,<sup>2</sup> centre culturel préféré alors par les Grecs. Nous ne pouvons préciser la durée de son séjour à Padoue et la date de son arrivée dans les pays roumains.

Nous savons qu'en 1765, sous le règne de Grégoire Alexandre Ghica, Moisioudax prit pour la première fois la direction de l'Académie princière de Jassy. C'est alors que l'Académie fut réorganisée et que fut édifié une nouvelle bâtisse qui lui était destinée.<sup>3</sup> En prenant possession de sa charge, Moisioudax prononça, selon l'usage pratiqué en Europe, deux discours introductifs, l'un concernant la philosophie et l'autre les mathématiques,<sup>4</sup> sciences pour lesquelles il se sentait le plus de penchant. Il voulait enseigner ces deux sciences aussi clairement que possible et d'une manière accessible à tous, étant donné que, en dehors de quelques élèves, les autres ignoraient la philosophie et les mathématiques. A cette fin l'érudit et polyglotte directeur — il connaissait, outre le grec, le latin, le français et le roumain — voulut préparer les manuels les plus adéquats. Un travail assidu lui permit de traduire en grec en l'espace de deux mois — les mois d'été de juillet et août — l'oeuvre du mathématicien bien connu Andrea Tacquet, d'après laquelle il comptait enseigner. L'effort déployé pour achever si vite la traduction ainsi que le climat de Jassy, peu propice à sa santé, ebranlèrent celle-ci. Tombant malade et conseillé par son médecin, il dut abandonner l'enseignement pour soigner sa santé. Il quittera la Moldavie et se rendra en Valachie. Après un séjour de presque dix ans en Valachie, étant probablement guéri, il rentrera en Moldavie et sollicitera la protection du prince Grégoire Alexandre Ghica. Mais ici, au lieu de la protection demandée, on le forcera presque d'accepter de nouveau la direction de l'Académie. "Mon sort", écrit Moisioudax, "mon sort cruel a voulu que l'école de Jassy manquât alors de professeur de philosophie à cause du départ du renommé professeur Nicéphore Théotokis et qu'au lieu de protection, on me proposât de succéder à ce grand homme; les boyards ajoutèrent même que si je n'acceptais pas d'enseigner la philosophie, je ne saurais compter sur aucune aide de la part de sa Hauteur.<sup>5</sup> Le sage Moisioudax, se souvenant des persécutions auxquelles avait été en butte Eugène Boulgaris de la part des obscurantistes au Mont

1. Cf. Börje Knös, *Histoire de la littérature néo-grecque*, Stockholm, 1962, p. 544.

2. Nous savons qu'il a été à Padoue, d'après sa propre affirmation, *'Απολογία*, p. 23), mais il n'en précise pas la date.

3. *Op. cit.*, p. 85.

4. *Op. cit.*, p. 86. Ses discours sont publiés dans *'Απολογία*, p. 87 - 131.

5. *'Απολογία*, p. 39.

Athos et à Constantinople, ainsi que leurs attaques contre Nicéphore Théotokis à Jassy même,<sup>1</sup> hésita beaucoup. Mais comme on lui promet “sous serment” qu’il ne serait troublé d’aucune façon, qu’il aurait toute liberté d’enseigner ce qu’il croirait bon et dans la langue qu’il considèrera come susceptible de donner les meilleurs résultats, il accepta.<sup>2</sup>

Lorsque Moisiodax reprit la direction de l’Académie de Jassy, la situation de l’enseignement n’était, à son avis, nullement satisfaisante. Il voulait procéder à une réforme radicale à tous les points de vue, aussi bien au point de vue de l’organisation qu’au point de vue pédagogique. Il modifiera l’ordre dans lequel étaient enseignées les matières jusqu’alors, il introduira d’autres manuels plus modernes, et se servira du néo-grec, accessible à la majorité des élèves, à la place du grec classique, connu par un nombre restreint.

Mais, en dépit des promesses des boyards, Moisiodax, qui enseignait les sciences et la philosophie d’après les derniers systèmes, se heurta bientôt à l’hostilité des milieux rétrogrades. Les désagréments qu’il eut à subir de la part de ces derniers furent si grands, qu’il dut présenter sa démission plusieurs fois. En l’espace de moins de six mois, dit-il dans son *Apologie*, il fut obligé de démissionner trois fois (p. 40). Toutefois ce fut l’opinion des plus raisonnables qui eut le dessus, et sa démission ne fut pas acceptée.

Que reprochait-on au sage et progressiste professeur? En premier lieu qu’il avait fait des études en Occident et que dans la préface de la Philosophie morale qu’il avait traduite du texte italien de Muratori il faisait l’éloge des Européens, qu’il était donc athée<sup>3</sup> et catholique. En outre qu’il avait corrompu ses élèves avec son enseignement, qu’il était ignorant, indigne d’enseigner la philosophie, car il n’enseignait pas le système néo-aristotélicien d’après le manuel de Korydalée, lequel était consacré et a dominé durant presque deux siècles; qu’il n’enseignait pas la logique d’après Eugène Boulgaris qu’il ne comprenait pas, étant ignorant et ne connaissant pas le grec classique. Le courant traditionaliste qui lui était hostile augmentait de plus en plus, mais il ne déposait pas les armes. Il combattait vaillamment ceux qui le calomniaient et maintenait ses opinions. Mais la situation devenant insupportable, il finira par quitter la direction de l’Académie. Il joindra à sa démission les textes des

1. Moisiodax écrit dans son *Apologie* que les mêmes causes qui ont déterminé Eugène Boulgaris de quitter l’Académie athonite, ont forcé Theotokis de partir la nuit comme un fuyard de l’école de Jassy; c’est-à-dire les persécutions dues à l’enseignement de la philosophie moderne (p. 82 - 83).

2. Afin de le décider d’accepter la direction de l’école, le prince a également fait appel à l’intervention du métropolite de Moldavie, Gavril Callimaque (p. 39).

3. Était considéré comme athée quiconque appartenait à toute autre confession que la religion orthodoxe.

cours, tels qu'il les avait faits en classe, signés par ses élèves, afin de prouver qu'il ne s'y trouvait pas d'éléments d'athéisme.<sup>1</sup>

Dans son *Apologie* il déplore l'attitude des obscurantistes, lesquels, par leurs accusations injustes avaient déterminé Eugène Boulgaris et Nicéphore Théotokis de quitter la société grecque et de se retirer en Russie, en privant ainsi la jeunesse de leurs lumières. Et le modeste professeur ajoute qu'il n'ose pas faire la même remarque quant à sa retraite de l'Académie de Jassy; mais incontestablement, dit-il, la nation ne tirera aucun profit de sa démission, et lui, il en est arrivé à errer dans des pays étrangers, manquant même du strict nécessaire à sa subsistance, vieilli prématurément à cause de ses souffrances; et il s'écriera amèrement: "Voilà le prix que notre nation accorde la plupart du temps aux érudits".<sup>2</sup>

De la manière dont il s'exprime, il résulterait que ceux qui lui avaient fait obstruction et l'avaient forcé de démissionner étaient des boyards grecs.

Nous ne savons pas où il est allé après sa démission.<sup>3</sup> En 1777 il se trouvait à Braşov, d'où il partit pour Vienne. Nous savons qu'il passa presque trois ans dans la capitale de l'Autriche et qu'il y écrivit et publia son *Apologie*.<sup>4</sup> Il reprendra, après une longue interruption, sa chaire de professeur, non pas à Jassy, mais à Bucarest. En 1797, nous le trouvons à l'Académie de Bucarest, pas comme directeur, mais comme un humble professeur. Il recevra pour dix mois, du mois de mars au mois de décembre, le traitement modeste de 500 thalers, à raison de 50 thalers par mois, tandis que Lambros Photiadès recevra 1800 thalers par an c'est-à-dire 150 thalers par mois, le triple de ce que recevait Iosipos Moisioudax.<sup>5</sup> Il finira sa vie en Valachie en 1800 à l'âge de 75 ans.<sup>6</sup>

Moisioudax est le type de l'homme éclairé et audacieux et persécuté pour cela. Il ne trouvera pas de lieu de repos. Il rencontrera partout la réaction et la persécution et mourra abandonné et aidé par personne. En revanche ses oeuvres, dont nous nous occuperons plus loin, demeureront un témoignage vivant de ses idées avancées, de sa culture humaniste, de ses tendances progressistes et empreintes de la philosophie des lumières. Il a été un érudit, au courant de tous les progrès des sciences modernes, enthousiaste à l'égard des scien-

1. *Ἀπολογία*, p. 42.

2. *Ibidem*, p. 83.

3. Il semble que tout de suite après son départ de l'Académie de Jassy, il se rendit à Bucarest où il remplit la fonction de professeur des fils du prince Alexandre Ypsilanti, auxquels il enseigna la philosophie (cf. Sulzer, *Geschichte des transalpinischen Daciens*, vol. III, Vienne, 1782, p. 11.

4. *Op. cit.*, p. VII.

5. V.A.Urechia, *Istoria Românilor*, vol. VII, Bucarest, 1895, p. 42. Du même *Istoria scoalelor*, vol. I, Bucarest, 1892, p. 72.

6. «*Ἁγίος Ἐρμῆς*», 1812, p. 86.

ces positives. Ceux qui l'ont connu de près relèvent son érudition, surtout dans les problèmes philosophiques, qu'il distinguait des problèmes religieux.<sup>1</sup> Esprit éclairé et progressiste, il fait l'éloge de quiconque fait une découverte, ou fait progresser la science, fût-il catholique, luthérien ou calviniste. Il est loin d'avoir l'esprit borné des moines obscurantistes, aux yeux desquels louer les catholiques, c'est être athée.<sup>2</sup> Son idéal a été l'enseignement éclairé et sur cet intérêt il s'est porté vers les dernières conquêtes de la science de son temps. Il a surtout été préoccupé par les mathématiques, la philosophie moderne et la pédagogie. Il recommandait que toutes ces matières fussent enseignées en néo-grec, pour être comprises de tous. La langue peut élever, comme elle peut abaisser l'homme. Elle pourra le cultiver et l'éclairer, si l'oeuvre qu'il lit peut être comprise par lui. L'oeuvre le laissera indifférent et il n'en tirera aucun profit si, à cause de la langue, il n'aura pas pu l'approfondir et n'aura pas pu pénétrer la pensée et la conception de l'auteur. Pour que le lecteur puisse être éclairé par les oeuvres qu'il lit, il faut qu'il pénètre les idées des penseurs de manière à pouvoir les assimiler. Cela n'est possible que lorsque les érudits écrivent dans la langue du peuple et que les oeuvres sont d'une logique parfaite et de la limpidité du cristal. Donc Moisioudax, adepte convaincu de la langue néogrecque est également progressiste dans le problème linguistique. Il sera le premier à protester contre l'enseignement en grec classique dans les écoles. Il s'élèvera contre son ancien professeur Eugène Boulgaris, la figure la plus importante de la culture hellénique de l'époque et combattra l'opinion de celui-ci selon laquelle les sciences exactes et la philosophie ne sauraient être enseignées en néo-grec. Boulgaris a introduit les sciences exactes et la nouvelle philosophie dans l'enseignement, mais en langue grecque classique, le néogrec étant — selon lui — indigne et pas évolué pour la philosophie. Moisioudax sera le premier à protester contre ce système et recommandera que les manuels soient écrits en néo-grec. Également doué d'esprit pédagogique, il exigera que les auteurs de manuels aient en vue l'âge et la capacité de compréhension des enfants, ce qui ne présentait pas moins d'importance. Il faut, dit Moisioudax, que les professeurs changent leur méthode d'enseignement et n'enseignent aux enfants que ce que ceux-ci peuvent comprendre et assimiler. Et pour qu'une matière puisse être assimilée, elle doit être approfondie. Le grec classique était connu par peu de gens, tandis que le néo-grec était parlé et compris par tout le monde. Moisioudax est donc, de ce point de vue, le précurseur de Catardgis, de Constandas, de Christopoulos et d'autres, lesquels provoqueront d'âpres discussions au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Des polémiques

---

1. C. Th. Dimaras, *Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας*, Athènes, vol. I, p. 150.

2. *Ἀπολογία*, p. 165.

violentes seront suscitées par ce problème à l'époque du développement de la philosophie grecque des lumières entre les professeurs grecs de philologie et les professeurs de sciences positives, et cela même dans les pays roumains, les uns étant partisans de la langue populaire (δημοτική), les autres de la langue pure (καθαρεύουσα) ou même de la langue grecque classique. Les sciences sont belles, écrivait Moisioudax, mais lorsqu'elles sont exposées simplement et d'une façon intelligible, elles deviennent encore plus belles<sup>1</sup>.

Dans la préface de sa géographie, il prendra la défense du néo-grec et critiquera la conception de son professeur Eugène Boulgaris qui considérait que la philosophie ne saurait être enseignée qu'en grec classique. Etant donnée le prestige dont jouissait alors Boulgaris, lequel était une sommité de la culture grecque, on se rend compte du courage de Moisioudax qui osait affirmer une opinion opposée. Mais le milieu intellectuel de Jassy n'était pas encore mûr pour de pareilles innovations. Mains Phanariotes, les boyards cultivés et le haut clergé, conservateurs et traditionalistes, suivaient fidèlement la ligne tracée par Eugène Boulgaris, laquelle s'était imposée partout où l'enseignement se faisait en grec. Par conséquent, on ne pouvait concevoir à Jassy que l'enseignement en grec classique fût un effort portant peu de fruits, cette langue n'étant connue que par un nombre restreint d'élèves. L'innovateur avait donc à faire face à bien des difficultés: "A peine avais-je commencé mon enseignement que les intrigues commencèrent à être tramées contre moi"<sup>2</sup>.

Comme professeur, Moisioudax prendra ouvertement position contre l'obscurantisme, contre la rapacité du clergé, quoiqu'il fût moine lui-même,<sup>3</sup> contre l'indifférence de la classe aristocratique, à l'égard de l'école et de l'enseignement.

Dans le discours sur la philosophie qu'il prononça en 1765 — lorsqu'il fut nommé la première fois directeur de l'Académie de Jassy — à la cour princière et en présence du prince Grégoire Alex. Ghica et de tous les boyards du premier rang, Moisioudax parla avec un courage étonnant pour l'époque, dans un pays féodal, dominé alors par le traditionalisme, les préjugés et les superstitions. Il s'éleva contre ceux qui se bornaient à sonder les mystères apocryphes de Dieu et qui pour des choses inutiles négligeaient les choses nécessaires, contre ceux qui se hâtaient "de réduire la grandeur des éléphants pour augmenter

1. *Ἀπολογία*, p. 34.

2. *Ibidem*, p. 39.

3. A côté de beaucoup de moines fanatiques, bornés et ignares, il y en avait aussi à l'esprit éclairé. L'un de ceux-ci était aussi Moisioudax. Un autre moine aux larges vues originaire de l'île de Patmos appelait Voltaire, en 1776 "bienfaiteur de l'humanité". Cf. Const. Dimaras, *Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας* (Histoire de la littérature néo-grecque), vol. I, p. 139.

celle des moustiques,” qui protégeaient l’ignorance et condamnaient la culture dans laquelle ils voyaient un moyen de perdition (p. 97).

Moisiodax est un pacifiste; il désirerait que les hommes vivent en pleine harmonie sans conflits et sans inimité et il croit que la culture donnera ce résultat bienfaisant. L’égarement scientifique, dit-il, engendre les superstitions et les préjugés qui rendent les hommes sauvages et transforment les villes en cimetières. L’égarement engendre les préjugés et les contradictions qui déterminent les hommes à se combattre. Il engendre des situations anormales, il crée des difficultés à la société, il rend les moeurs plus dures, enfin, il cause la misère et le malheur qui sévissent plus ou moins sur toute la surface du globe terrestre (p. 97). Voilà des affirmations dignes d’un homme du siècle des lumières.

En tant qu’homme de science, Moisiodax n’est préoccupé que de la vérité scientifique, et la vérité scientifique n’est acquise que par la pensée logique qu’il place au-dessus de toute tradition. L’homme sera heureux, il ne prospérera que s’il respectera la vérité. “Celui qui respecte la vérité, celui qui se rapproche autant que possible de la vérité, celui-là gagnera le trophée et les lauriers de la victoire” (p. 99). Le sage Moisiodax s’élève énergiquement contre les coutumes féodales superstitieuses: ὀρκωδοκίμια (L’épreuve par serment),<sup>1</sup> ὄροσκοπίαι (les prédictions par l’horoscope), ὄνειρομαντεῖαι (les prédictions par les rêves), ἄθωοενδείξεις (les peuves d’innocence),<sup>2</sup> etc.

1. L’épreuve par le serment consistait dans l’absurde procédé suivant. L’accusé était obligé de jurer qu’il dira la vérité et en même temps d’amener des témoins qui confirment ses affirmations, toujours par serment. Si la partie adverse prêtait un nombre égal de serments, la “vérité” était prouvée par le duel, qui pouvait même aller jusqu’à blesser ou même tuer l’adversaire. Le vaincu était déclaré coupable, quoiqu’en de nombreux cas il fût totalement innocent, mais avait succombé dans le duel, étant peureux ou ignorant dans l’art du duel, ou encore ayant rencontré un adversaire bien plus adroit que lui dans le maniement de l’épée ou du pistolet.

2. La “preuve de l’innocence” était un autre procédé médiéval barbare et inhumain et comportait trois modalités: à l’eau froide, à l’eau bouillante, au fer rouge. Avant d’être soumis à l’épreuve de l’eau froide, l’accusé devait communier, l’eau était bénite et il était ensuite jeté dans l’eau les mains et les pieds liés. S’il enfonçait, il était reconnu coupable et s’il surnageait il était réputé innocent.

Lorsque la preuve de l’innocence se faisait à l’eau bouillante, on procédait de la façon suivante: l’accusé était obligé de plonger la main dans une cuve remplie d’eau bouillante pour y prendre un anneau bénit. Ensuite, le bras brûlé était fourré dans un sac qui était attaché et scélé en présence du public. Si trois jours après, le bras brûlé était guéri, l’accusé était reconnu innocent.

Pour “l’épreuve de l’innocence” au fer rouge, on employait ou bien un fer à cheval, ou bien une plaque de métal rougie ou feu, que l’accusé devait tenir en main le temps nécessaire de faire neuf pas. Si la main ne brûlait pas, c’était une preuve de son inno-

Les villes, les bourgs, les campagnes, toutes les routes et tous les coins, écrit le moine éclairé, pullulent d'astrologues, de sorciers, de pseudo-prophètes qui trompent les gens simples et crédules, manquant de culture. Ceux-là sont tolérés, mais en revanche, toute nouvelle invention, non nuisible, mais utile à la vie humaine est considérée comme une hérésie, et ceux qui découvrent la vérité sont accusés de sorcellerie et menacés du bûcher.<sup>1</sup> Voilà la manière dont l'humble moine a eu le courage de parler devant la classe aristocratique, devant ceux qui gouvernaient le pays,<sup>2</sup> devant le haut clergé. Moisiodax croyait fermement à la puissance formatrice des sciences modernes, de l'esprit nouveau. Ses oeuvres constituent une preuve de ses efforts pour remplacer les conceptions vieilles par de nouveaux idéaux.

Le seul remède, selon Moisiodax, qui puisse corriger les erreurs commises dans la société, guérir les hommes de leurs égarements, des superstitions qui obscurcissaient leur cerveau, était de s'instruire, d'étudier les sciences modernes, de connaître les vérités révélées par les découvertes scientifiques, de se familiariser avec la "véritable" philosophie. Afin que soit réalisé ce but bienfaisant, Moisiodax réclame des écoles, beaucoup d'écoles, pour éclairer l'esprit des enfants, mais aussi un enseignement approprié (p. 127). Il est le premier qui par la parole et par l'écrit, aura critiqué la situation des écoles et de l'enseignement.<sup>3</sup> Apostrophant les boyards, les prélats et les riches, le directeur les incite à contribuer à l'entretien des écoles et leur conseille d'honorer, d'aimer et de protéger les professeurs<sup>4</sup>, en ne prêtant pas foi aux calomnies dirigées contre ceux-ci. Il leur conseille en même temps de protéger les élèves, de ne

---

cence. Ces procédés, qui trahissaient la barbarie, la cruauté, le cerveau assombri par les superstitions et le fanatisme religieux, étaient nommés "Judicia dei."

1. Les préjugés et les superstitions ont également préoccupé beaucoup plus tard l'érudit transylvain Gheorghe Șincai, qui a écrit vers 1806, *Invățătura firească spre surparea superstitiei norodului* (Préceptes naturels pour la destruction de la superstition du peuple). Șincai fait la distinction entre l'ignorance de la paysannerie, due à sa situation économique et sociale et l'obscurantisme des classes dominantes, cultivé consciemment par celles-ci pour la défense de leurs intérêts de classe. Cf. Ion Lungu, *Gheorghe Șincai, învățat și gînditor iluminist* (Gheorghe Șincai, érudit et adepte de la philosophie des lumières), dans "Cercetări filozofice", X<sup>e</sup> année (1963), n<sup>o</sup> 3, p. 401-402.

2. Il combat également dans son Traité de pédagogie *Πραγματεία περί παιδων ἀγωγῆς* les superstitions, les divinations, les revenants, les explications de rêves, etc. Aux pages 100-101, il écrit: "le mauvais oeil, le loup-garou, les explications de rêves, les divinations, les sortilèges, les revenants, les prédictions de malheurs épidémiques qui proviennent d'explications de rêves, de tremblements de terre, de comètes, d'éclipses, etc. tout cela, dit Moisiodax, est subordonné aux idées erronées et il ne faut pas en parler devant les enfants".

3. "Ἀόγιος Ἐρμῆς," 1819, p. 498.

4. Dans un autre passage de son *Apologie*, Moisiodax remarque avec beaucoup d'amertume que la classe superposée honorait davantage les chiens que les professeurs (p. 84).

pas les mépriser, de ne pas les négliger, mais, grâce à la bienveillance et avec l'aide de l'État ou des particuliers, de maintenir ardent et prospère leur zèle pour l'instruction (p. 129). Les boyards et les prélats, dit Moisioudax, sont obligés de contribuer et par la parole et par l'acte à la création et à l'entretien des écoles, à l'assistance des élèves, à la défense des professeurs, comme le font les occidentaux qui considèrent l'instruction comme le bonheur de la communauté.<sup>1</sup> Moisioudax s'attendait de la part des princes Constantin Moruzi et Alexandre Ypsilanti à ce qu'ils encouragent la culture et éclairent leurs sujets, car les éclairer et élever le niveau de culture était le bienfait le plus précieux qu'il pouvaient accorder à leurs sujets.<sup>2</sup> Il relève avec une grande indignation l'indifférence des boyards à l'égard de l'école et rapporte une conversation qu'il a eu avec un boyard valaque au sujet de l'enseignement. Lorsque Moisioudax a dit au boyard que le prince est obligé, entre autres, d'avoir soin des écoles, le boyard lui a répondu avec un rire sardonique : il est obligé ? que signifie il est obligé ?<sup>3</sup> Le professeur éclairé est révolté à l'idée que l'Église était l'objet de tant de sollicitude, tandis qu'on négligeait l'instruction et la culture. En 1761, dans la préface de son manuel *Ἡθικὴ φιλοσοφία*, il écrivait : "Combien de nouvelles églises sont édifiées chaque jour sans que la nécessité s'en fasse sentir ? Combien d'autres sont inondées de vases sacrés en or et en argent ? — ... Il y a tant d'endroits où l'on ne voit que des églises, il arrive même qu'étant plus nombreuses que les prêtres, elles demeurent fermées sans qu'on y officie la messe".<sup>4</sup> Et Moisioudax se demande : "Ne serait-il pas mieux qu'une

1. *Ἡθικὴ φιλοσοφία*, traduite par Moisioudax d'après Muratori, Venise, 1761, vol. I, p. XXXII.

2. *Ἀπολογία*, p. 27.

3. *Op. cit.*, p. 82.

4. Moisioudax a parfaitement raison. Il y avait tant d'églises que le prince régnant de Moldavie se vit obligé par un décret du 15 juillet 1764, de prendre certaines décisions, qui limitent la construction et la multiplication des églises. On lit dans le décret : "Beaucoup de désordre découle de la construction des églises qui sont construites n'importe comment et n'importe où, sans nécessité, avec une hâte inconsidérée et sous l'inspiration irresponsable de beaucoup de chrétiens... ou sur le conseil de gens non cultivés et inintelligents... d'où résulte qu'il y a quantité d'églises et de chapelles... qui servent d'abri aux voyageurs et aux bandits ou de repaire aux bêtes". Et le prince décide qu'à l'avenir personne ne devra oser construire une église sans la connaissance et l'approbation du métropolitain. (Cf. V.A. Urechia, *Istoria scoalelor*, Bucarest, 1892, vol. I, p. 31). Ionescu-Gion dans *Istoria Bucurestilor*, p. 74, écrit que beaucoup de gens prennent le pain de leurs enfants pour le donner aux monastères, les boyards, les marchands, les veuves donnent à l'envi aux monastères. Le sage Coray protestera aussi maintes fois contre l'habitude de donner des fortunes entières aux églises et aux monastères. Il recommandera également que l'on donne plutôt pour la création d'écoles, d'hôpitaux, pour l'entretien des orphelins et des veuves, pour l'assistance des jeunes gens avides de s'instruire dans les universités occidentales.

partie des sommes données soient dépensées pour orner les églises et qu'une autre partie soit destinée à la construction des écoles, lesquelles pourront orner les églises de prêtres cultivés et la société d'hommes instruits...? La grande gloire d'une église consiste à éclairer les paroissiens; c'est donc ceux-ci qu'il faudra d'abord orner et ensuite les murs des églises".<sup>1</sup>

Deux décennie plus tard, il recommandera dans son *Apologie* que cesse cette habitude consacrée depuis longtemps, que les gens lèguent à leur mort une grande partie de leur fortune aux églises et aux monastères. Il demande que la moitié des biens légués soit donnée aux monastères et l'autre moitié aux écoles.<sup>2</sup> Combien d'écoles, dit le sage professeur, n'eussent pas prospéré, ayant ce qui leur faut pour payer les professeurs et entretenir les élèves, si les gens avaient eu soin des écoles, comme il le font pour les églises et les monastères?<sup>3</sup>

Le philosophe éclairé ne pense pas seulement aux écoles, mais aussi à leur dotation avec les manuels nécessaires, avec des livres modernes, progressistes. Il est contre le conservatisme et le traditionalisme. Il demande que soit emprunté, que soit adopté, que soit appris et que soit assimilé tout ce qui est nouveau et progressiste. Il exprime sa révolte contre ces Grecs qui, imbus du culte et de l'admiration de l'antiquité grecque, ignorent les progrès de la science moderne. Il les invite à prendre pour exemple Platon, Pythagore, Thales et d'autres Grecs de l'antiquité qui n'hésitaient pas d'emprunter de chez les Egyptiens, les Phéniciens et les Chaldéens leurs découvertes. Ils ne songeaient qu'au bien commun. D'autant plus, les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle doivent compléter leur trésor culturel traditionnel en empruntant aux Européens tout ce qu'ils ont de bon et d'utile. L'Europe de nos jours, dira Moisioudax, dépasse en sagesse même l'ancienne Grèce. L'Europe pullule d'oeuvres et de savants. Elle a complété et précisé la plupart des sciences.<sup>4</sup> Le professeur progressiste demande donc que soit introduit dans les écoles tout ce qui est nouveau en Europe "Combien de systèmes philosophiques", dit-il, "combien de systèmes théologiques, combien de systèmes historiques ou d'une autre nature avons-nous, pour que nous n'ayons pas besoin des systèmes européens"? Qu'on en finisse avec cette idée préconçue, selon laquelle seul est bon ce que nous a donné l'antiquité grecque. Nos savants, dit-il, doivent absolument compléter leurs connaissances avec les connaissances lancées par les auteurs européens, mais malheureusement, la majorité des jeunes ne connaissent pas les langues étrangères et n'ont pas les moyens d'aller en Occident.

1. *Ἠθικὴ φιλοσοφία*, Venise 1761, vol. I, p. XIX.

2. *Ἀπολογία*, p. 32.

3. *Op. cit.*, p. 33, en note.

4. *Ἠθικὴ φιλοσοφία*, vol. I, p. XX.

Il demande, pour l'étude des nouveaux systèmes, que les savants traduisent en grec les livres écrits par les occidentaux et que les riches aident à leur impression. Il est plus utile pour la société que l'on donne pour des livres que pour des croix et des vêtements sacerdotaux. On donne pour des cloches des sommes dix fois plus élevées que pour aider un jeune savant qui dépense jusqu'à son dernier sou pour l'impression de ses produits culturels.<sup>1</sup> Il est probable que cette remarque vise les boyards roumains,<sup>2</sup> lesquels étaient en effet très généreux lorsqu'il s'agissait d'aider les monastères et les églises. Nous avons tant d'exemples qui avèrent leur générosité dans cette direction. Et c'est justement une pareille largesse excessive dans une direction et l'absence de toute aide pour l'entretien des écoles et la publication de livres, qui ne satisfait point son aspiration pour le développement de la culture et, quoique moine il a le courage d'exprimer ouvertement sa pensée,<sup>3</sup> en désapprouvant l'aide exagérée accordée à l'Église.

*Préoccupations philosophiques.* Le directeur de L'Académie de Jassy était un penseur profond, un admirateur des nouvelles découvertes scientifiques. Ses principales préoccupations ont porté sur la philosophie, les mathématiques et la pédagogie. La philosophie l'a attiré avant qu'il prenne la direction de l'Académie de Jassy, non pas la philosophie neo-aristotélicienne, mais la philosophie moderne, rationaliste. A cette époque le terme philosophie avait une autre acception. On le trouve souvent dans le domaine culturel à l'époque des lumières, non pas dans le sens actuel, mais avec l'acception : pensée théorique libre de préjugés ou dans le sens large de sciences de la nature.<sup>4</sup> La philosophie pour Moisioudax signifie érudition et comprend toutes les sciences humaines : l'éthique, la physique, la métaphysique, la logique, les mathématiques.<sup>5</sup> C'est

1. Nous croyons que ce savant qui avait besoin d'aide n'était autre que Moisioudax lui-même, qui a lutté toute sa vie contre les besoins.

2. Nous disons qu'il vise les boyards roumains, car voilà comment il s'exprime en 1761 au sujet des Grecs : "Le zèle qu'ils manifestent pour le bien commun et l'amour qu'ils ont pour la nation m'ont stupéfait. Fussent-ils riches ou non, il suffit qu'ils entendent qu'il s'agit du bien commun pour donner immédiatement leur contribution. Cf. I. Moisioudax, *Ἡθικὴ φιλοσοφία*, p. XXXVII.

3. De la même manière se prononcera beaucoup plus tard le grand Coray. Il dénoncera la tromperie concernant la "Sainte lumière" par laquelle les moines attiraient un grand nombre de naïfs et soutiraient des sommes énormes d'argent. Beaucoup allaient à Jérusalem pour voir cette "lumière miraculeuse" et obtenir le titre de hadj, "titre barbare et antichrétien". Ils dépensent des sommes considérables, dit Coray, au lieu de donner à l'argent dé pensé à Jérusalem un emploi plus utile pour l'éducation de leurs enfants. Cf. aussi Gh. Valtetas, *Κοραΐς*, Athènes, 1964, vol. I/1, p. 683.

4. Coast. Dimaras, *Ὁ ἐλληνικὸς διαφωτισμὸς* (La philosophie des lumières néo-grecque), Athènes, 1964, p. 16.

5. *Ἀπολογία*, p. 87.

pour la première fois que l'on affirme que le terme philosophie comprend aussi les mathématiques.

Moisioudax exclut le néo-aristotélisme qu'il considère comme dépassé à son époque et il le combat.<sup>1</sup> Il loue en général Aristote, il l'apprécie comme le meilleur pour l'éthique, la rhétorique, la poétique. Sa gloire sera éternelle, mais quand à la matière, il manifeste certaines réserves à l'égard de la pensée aristotélicienne, qu'il combat avec les théories de Descartes, de Leibniz, de Newton et de Wolf. Le directeur de l'Académie de Jassy a étudié et a enseigné les systèmes des hommes de science, lesquels corrigent les anciens par les nouvelles découvertes faites dans le domaine de la physique et des mathématiques. Il connaît les théories de chaque philosophe moderne et compare les théories anciennes aux théories nouvelles, en faisant l'application des nouvelles théories rationalistes, sinon en tout, du moins en partie, dans la mesure où le permettaient les conditions du milieu où il vivait et enseignait. Galilée en Italie, et Descartes en France, dit-il, ont renouvelé la philosophie ancienne et ont philosophé en matérialistes.<sup>2</sup> Descartes a combiné les mathématiques et la philosophie et a secoué le joug d'Aristote.<sup>3</sup> L'aristotélisme a tremblé parce qu'il chancelait sur son piédestal. Newton est hautement apprécié par Moisioudax.<sup>4</sup> "Toutes les Académies, tous les lycées d'Europe", dit-il, "enseignent la philosophie d'après le système de Newton. Plus l'on étudie et on approfondit sa philosophie, plus on trouve qu'elle est vraie, nécessaire et donc la seule que l'on puisse étudier." C'est ainsi que s'explique, dit son admirateur, le progrès colossal fait par la philosophie peu de temps après le grand Newton.<sup>5</sup> Moisioudax s'étonne qu'il se trouve encore des adeptes du néo-aristotélisme, lesquels recommandent à leurs élèves de n'accepter aucune autre conception philosophique que celle d'Aristote. Ils ne veulent pas reconnaître qu'Aristote est dans l'erreur et que celui qui a raison c'est Newton, le grand Newton.<sup>6</sup> Moisioudax accepte sans hésiter tout ce qui est nouveau et progressiste.

Il cite dans ses écrits, outre les philosophes de l'antiquité grecque, les philosophes, les astronomes, les mathématiciens et les physiciens du Moyen Age, ainsi que les philosophes des lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle, tous passent par le tamis de sa pensée, tous sont analysés, les conceptions nouvelles sont adoptées, les conceptions rationalistes, positivistes. Copernic (1473-1543), Galilée (1564-1642), Descartes (1596-1650), Gassendi (1592-1655), Locke (1632-1704),

1. *Op. cit.*, p. 135-172. Cf. aussi *Ἡθικὴ φιλοσοφία*, p. XXI.

2. *Ἀπολογία*, p. 10.

3. *Op. cit.*, p. 12.

4. *Op. cit.*, p. 14.

5. *Op. cit.*, p. 15.

6. *Op. cit.*, p. VI.

Leibniz (1646-1716), Halley (1656-1742), Wolf (1679-1754), Maupertuis (1698-1759), Clairaut (1713-1765), Lalande (1732-1807) et autres, sont maintes fois cités dans ses oeuvres. Il a même eu le courage de citer Voltaire, le philosophe tant dénigré et proscrit par l'obscurantisme,<sup>1</sup> Moisioudax "cet extraordinaire moine... d'un esprit ouvert et positif",<sup>2</sup> considère les anciens philosophes comme démodés. Les oeuvres de Korydalée, rétrogrades et scolastiques ont freiné le développement de la philosophie dans l'Orient grec.<sup>3</sup> "Quelle lumière la Grèce a-t-elle reçue, dit Moisioudax, avec tant d'écoles à Constantinople et à Jannina et dans d'autres villes où a prédominé le système de Korydalée?<sup>4</sup> Combien de lumière n'aurait pas pénétré aussi parmi nous, si nos écoles, au lieu de se limiter au Korydalisme, s'étaient modernisées?"<sup>5</sup> Où sont les mathématiciens, les physiciens, où sont les écrivains des autres spécialités, se demande-t-il, et il déclare catégoriquement "On ne peut espérer aucune culture de telles écoles".<sup>6</sup>

Il considère le culte et l'admiration du grec classique comme des freins indiscutables au développement de la culture moderne, à la prospérité de la pensée saine. Combien de langues européennes n'aurions-nous pas appris nous-mêmes, combien de livres merveilleux, certains adaptés, d'autres traduits n'auraient pas circulé parmi nous? Nous sommes privés de tout cela et nous le serons encore longtemps, aussi longtemps, que règnera chez nous le culte de notre antiquité".<sup>7</sup>

Il critique les scolastiques qui combattent les théories des philosophes modernes sans avoir lu ou même avoir connu leurs oeuvres, car les scolastiques ne connaissent ni le latin, ni le français pour pouvoir lire les nouvelles publications.<sup>8</sup> Les scolastiques prétendent, affirme Moisioudax, que les philosophes modernes sont ignorants, qu'ils n'ont rien trouvé de nouveau, en dehors de

1. *Op. cit.*, p. 124 et 125.

2. Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'oeuvre de Théophile Korydalée (1563-1645)*, Bucarest, 1948, p. 67.

3. Durant 200 ans, la philosophie korydaléenne a constitué la base de l'éducation philosophique des Grecs. Ses oeuvres ont alors été considérées comme représentant un grand progrès par rapport aux manuels byzantins qui les ont précédées. Les manuscrits de ses oeuvres inondaient les bibliothèques. On les trouve à la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie et en très grand nombre dans les bibliothèques de Jassy.

4. *Op. cit.*, p. 165.

5. *Op. cit.*, p. 167.

6. *Op. cit.*, p. 165.

7. *Op. cit.*, p. 167.

8. *Ἀπολογία*, p. 150.

ce que nous avons reçu de chez les Grecs,<sup>1</sup> et l'auteur de l'Apologie ajoute: que les scolastiques sachent qu'il n'y a pas de science ou d'art que les modernes n'aient pas développés, qu'ils n'aient pas perfectionnés. C'est le cas des mathématiques et de la physique auxquelles ont été ajoutées tant d'inventions nouvelles, tant de nouveaux instruments de recherche.

Moisioudax accorde une très grande importance à la philosophie, pas à n'importe quelle philosophie, mais à la philosophie "saine" qui constitue une aide précieuse pour tous, qui est le plus important ou l'un des plus importants éléments de la vie. "Elle indique au dirigeant politique le plan d'un bon gouvernement, elle indique à l'écclésiastique comment diriger son troupeau, à l'économiste la manière convenable d'administrer sa maison, elle indique au vieillard comment soigner et diriger pour le mieux son déclin, au jeune l'éducation qui convient à son âge. A toute âge et en quelque circonstance où chacun se trouve, il peut tirer profit de la philosophie... La philosophie lui tient compagnie, elle le console lorsqu'il a du chagrin, elle lui donne du courage selon les circonstances, etc".<sup>2</sup>

Il dit ailleurs: "La racine de l'arbre de l'instruction est surtout la "saine philosophie." "Arrosée soigneusement et bien cultivée, elle nourrit toutes les sortes d'instruction et toutes portent des fruits" et il se demande: "Qu'était l'érudition des Européens avant la découverte de la saine philosophie?"<sup>3</sup>

Le maître à l'esprit éclairé était d'avis que la philosophie rationaliste avait profondément transformé la société des pays d'Occident. Il considérait que cette philosophie cultive les intelligences, contribuant indirectement à l'épanouissement de la société, au bien-être des individus, à l'opulence générale. Moisioudax fait un sévère réquisitoire contre la société superstitieuse et mystique du Moyen-Age, qui tenait les comètes, les éclipses et tous les phénomènes du même genre pour autant de mauvais présages et tremblait de crainte en les voyant. Il indique les transformations survenues à la suite des découvertes scientifiques et les progrès accomplis grâce à la philosophie rationaliste, qui explique chacun des phénomènes de la nature. Les académies et les écoles d'Europe ont fini par devenir autant d'astres radieux qui dispersent les nuages de l'ignorance; plus de loups-garous et toutes ces inventions d'une imagination corrompue et obscurcie par des idées préconçues! La philosophie mène rapidement à la vérité.

Après avoir montré toutes les transformations survenues au sein d'une société où prédomine la "saine philosophie," Moisioudax, le maître éclairé,

1. *Op. cit.*, p. 152.

2. *Op. cit.*, p. 122.

3. *Op. cit.*, p. VII.

touche dans son discours sur la philosophie le fond du problème, à savoir la nécessité de répandre en Moldavie aussi l'étude de la philosophie rationaliste, afin que la jeunesse qui fréquente l'Académie Princière puisse elle aussi participer aux avantages des lumières de la raison.

Il finit son discours en invitant les boyards à accorder leur appui aux écoles, en même temps qu'à aimer et honorer les professeurs en refusant dorénavant tout crédit aux calomnieux à l'intelligence ténébreuse. Les élèves, continue-t-il, ne doivent pas non plus être négligés, mais tout au contraire que leur application au travail soit encouragée par des aides collectives ou particulières.<sup>1</sup>

Nous voyons donc que Moisioudax recommandait l'interprétation ou la traduction en grec de tout ce qui représentait du nouveau ou un élément de progrès en Occident. Il avait déjà lui-même mis en application cette recommandation. "Après avoir constaté" dit-il "combien la Grèce est pauvre en matière de livres, j'ai pris la décision d'en traduire quelques uns, des meilleurs auteurs modernes." Mais il s'est trouvé placé devant un dilemme. On ressentait le besoin de livres dans toutes les disciplines et il ne savait pas à laquelle donner ses préférences. Or, estimant que le besoin de manuels se faisait le plus impérieusement sentir dans le domaine de la morale, il décida de traduire un livre traitant de cette discipline philosophique. A la suite d'une étude minutieuse du problème, il a surtout apprécié la philosophie d'Antonio Muratori<sup>2</sup>: *La filosofia morale esposta e proposta ai giovani*, Verona 1735. Ce sont ses préoccupations d'ordre pédagogiques qui le poussèrent à traduire Muratori, car il souhaitait que la morale soit à la base de l'éducation de la jeunesse. La simplicité et la clarté de ce texte le décidèrent à le choisir pour le traduire en grec. Pour faire de sa traduction une oeuvre d'un intérêt public et à la portée de tous, il employa la langue néo-grecque, bien que, celle-ci ne possédant pas encore à cette époque les termes philosophiques adéquats,<sup>3</sup> il se heurtait à certaines difficultés, ce qui — ainsi qu'il le dit lui-même — ne l'empêcha pas de faire tous les efforts, afin de contribuer au progrès général. Et il continue: "Je

1. *Ἀπολογία*, p. 129.

2. Antonio Muratori, dont Moisioudax traduit l'oeuvre, était suspect à cause de ses idées sociales avancées et éclairées. Moisioudax n'a pourtant pas hésité à traduire le livre du philosophe italien en néo-grec et de mettre en circulation les idées avancées de celui-ci, au risque de se faire lui-même persécuter par les milieux rétrogrades.

3. *Ἡθική φιλοσοφία*, vol. I, p. XXIII. Pour le problème linguistique pareillement, Moisioudax est un progressiste, un précurseur des démotocistes qui viendront après. Il demande que le néo-grec soit employé pour tous les livres scientifiques. Il admire le classicisme grec, il a même traduit Isocrate, comme nous le verrons plus loin, mais il déclarait qu'en ce qui concerne l'intelligence, l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle était supérieure à l'ancienne Hellade. Il estimait même que l'étude du grec ancien était une perte de temps précieux pour la jeunesse.

sais et je puis dire m'être donné beaucoup de peine à cette traduction." En premier lieu, à cause de la difficulté à trouver le mot le plus indiqué, l'auteur traitant de bien des choses se rapportant à des sciences diverses. Ainsi, par exemple, à certains endroits, Muratori introduit des théories de chimie, physique, anatomie; bien que ces disciplines dépassassent la sphère d'entendement des simples, Moisioudax s'efforça de les exposer le plus clairement possible.<sup>1</sup> En second lieu, à cause du manque total d'un guide pour l'aider dans son travail. Troisièmement enfin, parce que le texte même de Muratori était par endroits lourd et peu clair; c'est en le complétant, dans sa traduction, qu'il le rendit plus intelligible. En quatrième lieu, parce que, tout bonnement, n'importe quelle traduction est difficile à faire. On s'imagine que traduire n'est qu'un jeu facile — dit le traducteur dont nous nous occupons — mais que n'importe qui fasse un essai et il se rendra compte alors que la traduction d'un livre présente tout autant de difficultés que son élaboration.<sup>2</sup> En finissant son introduction à la traduction, Moisioudax s'excuse d'avoir parlé avec autant de liberté et de courage, d'avoir affirmé des choses qui ne seront certainement pas au gré de tout le monde, mais c'est l'amour du bien-être commun qui l'a poussé à agir de la sorte.

Pour faciliter l'impression et la lecture de sa traduction, Moisioudax la partagea en deux volumes.<sup>3</sup>

Il est d'avis qu'il n'est nullement nécessaire de recommander l'écrit, c'est-à-dire la philosophie de Muratori, tant vantée par les muses d'Europe, et il ajoute: "Je me borne à dire que quiconque veut accumuler un bagage de connaissances ou avoir un guide, une aide universellement bonne, utile aux sages aussi bien qu'aux incultes, et qui soit en même temps un manuel d'initiation pour tout âge et tout caractère, n'a besoin de rien d'autre que de ce livre. Boyards, richards, pauvres, vieillards, jeunes gens, clercs, laïques, en un mot tout le monde, tous, peuvent être éclairés par ce livre, tous peuvent en être instruits, chacun dans son sens".<sup>4</sup>

Moisioudax est un pionnier des nouvelles voies, il est le premier à traduire un livre de philosophie en langue néo-grecque,<sup>5</sup> le premier à créer et à établir la terminologie philosophique en néogrec, le premier aussi à enseigner cette discipline en néo-grec.<sup>6</sup>

1. *Op. cit.*, p. XXIX.

2. *Ἡθική φιλοσοφία*, p. XXIIV-XXV.

3. *Op. cit.*, p. XXVIII.

4. *Op. cit.*, p. XXIX.

5. Fanis Michalopoulos, *Τὰ Γιάννενα κί' ἡ νεοελληνική ἀναγέννηση*, Athènes, 1930, p. 67.

6. Panaghiotakis Codrikas, *Μελέτη τῆς κοινῆς ἐλληνικῆς διαλέκτου*, Paris, 1818, vol. I, p. XXIV.

C'est d'après ce texte de Muratori — parfait à tous points de vue pour l'époque — que Moisiodax a tenu son cours à l'Académie de Jassy, en écartant le "korydalisme". Il faut reconnaître que l'apport de Moisiodax dans le développement de l'enseignement rationaliste en Moldavie, fut des plus importants.

Il est certain que la traduction de Moisiodax eût une grande circulation dans les pays roumains, était lue et étudiée non seulement par les élèves de l'Académie, mais aussi par les gens cultivés de la société. Des annotations en langue roumaine ont été trouvées sur un exemplaire appartenant à la Bibliothèque du Séminaire de Jassy<sup>1</sup>. Un autre exemplaire, aujourd'hui en notre possession, appartenait en 1783 à Démètre Jean Argyropoulos et plus tard à Georges Lascaris du Péloponnèse. Ce sont les ex-libris de l'exemplaire qui nous l'apprennent. Le fait que le texte néo-grec de Moisiodax a été traduit aussi en roumain, dénote combien la philosophie morale de Muratori a été appréciée et combien elle a joui d'une large circulation. Le traducteur roumain est Vasile Vîrnav, cet actif moldave ayant encore traduit — d'après une version grecque d'Adamantios Coray — l'oeuvre de Baccaria *Dei delitti e dele pene*,<sup>2</sup> ainsi que d'autres ouvrages. La traduction de Vîrnav, restée inédite jusqu'à nos jours, se trouve parmi les manuscrits de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (n<sup>o</sup>. 189, vol. I et n<sup>o</sup>. 183, vol. II<sup>3</sup>). Les deux volumes portent la date du 6 juillet 1825. Le premier volume a un titre bref: *Filosofia moralicească*, capul I (La philosophie morale, chapitre I<sup>er</sup>). Vasile Vîrnav n'a traduit que le texte de Moisiodax, et non pas aussi son introduction, tandis que pour la traduction de la version de Coray de l'oeuvre de Beccaria il a traduit aussi bien l'introduction que toutes les annotations de Coray. Le second volume a un long titre; *filosofia moralicească a lui Muratori, tâlmăcită de pre limba italienească de Iosif Misiodacul pe limba grecească vulgară și acum întâși dată tâlmăcită în limba moldovenească de pe grecească de benul Vasile Vîrnav, 1825, Iulie 6*. (La philosophie morale de Muratori, traduite de la langue italienne par Iosipos Moisiodax en langue grecque vulgaire et traduite à présent,

1. N. Iorga, *Viața noastră culturală și literară în sec. al XVIII-lea* (Notre vie culturelle et littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle) dans "Analele Acad. Rom." Sect. Ist. (Annales de l'Académie Roumaine, Section d'Histoire), II<sup>e</sup> série, tome XXXVIII, P. 812.

2. De la traduction de l'oeuvre de Beccaria nous nous occupons dans un autre article, qui paraîtra bientôt.

3. Les manuscrits font l'objet d'une description de Ion Bianu, dans le *Catalogue des manuscrits roumains*, Bucarest, 1907, vol. I, p. 420, n<sup>o</sup> 183 (tome II) et p. 426 - 427, n<sup>o</sup> 183 (tome I). Cf. aussi Ariadna Camariano, *Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limba gresed și română* (L'Esprit révolutionnaire français et Voltaire en grec et roumain), Bucarest, 1946, p. 145.

pour la première fois, en langue moldave d'après le grec, par le Ban Vasile Vîrnav, 1825, Juillet, 6). Il faut observer que Vîrnav introduit dans le titre le nom de l'auteur (Muratori), sans que celui-ci soit indiqué dans le titre de la version grecque, car Moisioudax fait connaître à ses lecteurs que c'est l'oeuvre de Muratori qu'il traduit, seulement dans la préface de son ouvrage, tandis que Vasile Vîrnav, lui, tient à préciser, dans le titre même, le nom de l'auteur dont il traduit l'oeuvre.

*Filosofia morală* (La philosophie morale), tout comme les autres traductions faites par Vasile Vîrnav, n'ont pas été imprimées. Il est fort regrettable que les boyards roumains aient été si peu généreux dans le soutien accordé à l'impression de livres qui auraient été du plus grand intérêt public.

*Préoccupations de mathématicien.* Le penseur Moisioudax avait un réel penchant pour les sciences exactes. Il accordait une attention toute spéciale aux mathématiques et à la physique. Les mathématiques s'imposent de plus en plus, disait-il, car tous les théorèmes découlent de par eux-mêmes, avancent des simples aux composés, des connus aux inconnus.<sup>1</sup> Les mathématiques et la physique sont des sciences s'occupant tout spécialement d'objets qui ne présentent aucune relation avec la religion; ces matières peuvent être donc enseignées devant les dirigeants mêmes du pays.<sup>2</sup> Il ressort clairement de cette affirmation de Moisioudax que le maître à l'esprit éclairé redoutait le gouvernement du pays et ne développait pas ses cours autant qu'il l'aurait désiré.

Les mathématiques avaient une telle importance aux yeux de Moisioudax,<sup>3</sup> qu'il a fini par introduire une innovation dans l'enseignement: Dans la plupart des écoles grecques de l'époque, il était d'usage que l'enseignement de la philosophie soit toujours précédé par celui de la logique; Moisioudax remplace donc la logique par les mathématiques et enseigne celles-ci avant de commencer son cours de philosophie, estimant que les mathématiques sont à la base de la sagesse et rendent à l'homme, plus facile, la connaissance de la vérité. D'ailleurs, pour prouver l'importance des mathématiques, il reproduit une réponse faite par Galileo Galilée à l'un de ses élèves, qui lui demandait quelle était la logique qu'il devait apprendre: "Le cinquième livre d'Euclide," répondit Galilée, entendant par cela toute la discipline des mathématiques.<sup>4</sup> C'est bien la conviction qu'il avait que le concours de mathématiques est décisif pour une connaissance approfondie des autres disciplines scientifiques,

1. *Ἀπολογία*, p. 93.

2. *Op. cit.*, p. 28.

3. Pour l'importance que Moisioudax accordait aux mathématiques, cf. *Ἀπολογία*, p. 118.

4. *Op. cit.*, p. 20, cf. aussi p. 1-2.

qui l'a déterminé d'enseigner les mathématiques avant la philosophie, car ce sont elles, avec la physique, qui s'occupent de choses palpables, des choses soumises à nos sens et par conséquent sont le plus à même de stimuler notre curiosité et notre penchant à l'étude. Jamais, les idées abstraites de la logique et de la métaphysique ne donneront ce bon résultat.<sup>1</sup> C'est pourquoi, le maître éclairé, considérant la science des mathématiques incomparablement plus utile que celle de la logique ou les leçons de grammaire, commença l'enseignement du cycle philosophique avec cette discipline, prise à la totalité des sciences exactes.

Étant aussi pédagogue, il se propose d'enseigner les sciences positives au moyen d'expériences de laboratoire, ainsi que lui-même l'avait appris à l'Académie d'Athos et de Padoue, mais l'Académie Jassiotte ne possédait pas encore à cette époque les instruments nécessaires. Conscient néanmoins de la situation économique des pays roumains, le modeste directeur ne demande ni télescope ni aucun autre instrument cher pour ses leçons d'astronomie. Avec un peu de bonne volonté, disait-il, on pourrait, moyennant 140 ou 150 lei, acheter une pompe pneumatique, une machine électrique, des thermomètres, des baromètres, des microscopes, une boussole géométrique, un globe terrestre, une sphère céleste et tant d'autres.<sup>2</sup> C'est qu'il considérait tous ces instruments indispensables à un enseignement profitable des sciences positives. Il était aussi convaincu que l'enseignement des sciences accompagné d'expériences finira par attirer un plus grand nombre d'élèves et d'auditeurs, les expériences de laboratoire rendant les sciences plus simples et plus intelligibles. "Je crois", disait le directeur, "que beaucoup parmi les dirigeants et les gouvernants voudront souvent assister à ces spectacles intéressants, les loueront et les protégeront" (*Ἀπολογία*, p. 24).

Ce directeur progressiste s'efforçait de porter l'Académie de Jassy, au même niveau où se trouvaient celles de l'Europe Occidentale. Esprit éclairé, il ne peut concevoir l'enseignement des sciences exactes sans laboratoire et sans appareils d'expériences.<sup>3</sup> C'est avec beaucoup de regret qu'il relate comment les jeunes gens de Constantinople perdent un temps précieux à apprendre des choses inutiles, telles les règles de grammaire, au lieu d'étudier les mathématiques et la physique, simplement parce que leurs parents pensent que les expériences dans le domaine de la physique sont des "imaginationes fantaisi-

1. *Op. cit.*, p. 21-22.

2. Dans son *Ἀπολογία*, imprimée en 1780 il demande un globe terrestre et une sphère céleste. Il semble que ces instruments ont été procurés à sa requête, car l'année suivante il dit dans sa *Géographie* "Les globes que nous employons en Vlachobogdanie sont de fabrication allemande, mais les globes français sont meilleurs", cf. *Θεωρία τῆς γεωγραφίας*, p. 163.

3. *Op. cit.*, p. 21.

stes et qu'il ne sied pas à leurs enfants de les apprendre".<sup>1</sup> La réaction de certains cercles de Constantinople contre les sciences positives, est allée jusqu'au point que, durant le professorat d'Eugène Boulgaris dans cette ville, on envoya à ce dernier un épicier pour discuter de l'arithmétique d'Emmanuel Glissonios.<sup>2</sup> La même chose était sur le point d'arriver aussi à Jassy, à Nicéphore Théotokis, si celui-ci n'avait quitté sur le champ, nuitamment, la capitale de la Moldavie. Du reste, ni Boulgaris, ni Théotokis ne pouvaient s'accommoder dans le climat intellectuel de cette époque et y vivre, aussi partirent-ils tous deux en Russie.

De semblables désagréments ne furent pas épargnés à Moisioudax non plus. A cause du zèle qu'il mettait au service des mathématiques, certains traitaient ses leçons de "leçons d'épicier", par-ce qu'il y insistait sur cette matière. "Ne perdez pas votre temps inutilement, disaient les réactionnaires, vous voulez des mathématiques ? Mais, prenez donc les épiciers de l'église de 'Trois Hiérarques'<sup>3</sup> (*Trei Ierarchi*) et nommez-les professeurs si vous tenez à apprendre les mathématiques vite et bien".<sup>4</sup>

Les accusations portées contre ses cours de philosophie et de mathématiques affectèrent à ce point le maître dont la pensée n'était autre que d'élever le plus possible le niveau scientifiques de l'Académie de Jassy, que son professorat ne dura pas longtemps. Le milieu intellectuel de la société médiévale de la ville de Jassy de ce temps-là n'était pas encore arrivé à un niveau correspondant aux aspirations du maître éclairé. La société de la capitale de Moldavie n'appréciait guère la nouvelle voie pédagogique et scientifique tracée par Moisioudax.

De quel traité de mathématiques s'est-il servi, Moisioudax, dans ses cours ? C'est encore son *Apologie* qui nous en donne la réponse. Moisioudax ne trouvait pas à son goût les traités de mathématiques de l'époque, estimant qu'ils ne pouvaient lui être d'aucune utilité, dans son enseignement, les uns étant trop savants pour les élèves, d'autres — comme celui d'Eugène Boulgaris<sup>5</sup> —

1. *Op. cit.*, p. 32-33.

2. *Op. cit.*, p. 82.

3. À cette époque-là de nombreux épiciers tenaient boutique dans l'enceinte du monastère des "Trois Hiérarques."

4. *Op. cit.*, p. 81.

5. Moisioudax critique sévèrement son ancien maître, parce que de tous les nouveaux manuels de mathématiques il a préféré celui au style le plus lourd et le plus confus, qu'il a traduit du latin et du grec. (Il s'agit du manuel de Segner, cf. *Ἀπολογία*, p. 36). Sa forme dénuée de méthode et trop abrégée, ses expressions abstraites, le manque d'exemples ainsi que son style latinisant rendent trop laborieuses la compréhension de ce manuel et la transformation en une véritable énigme (*Ἀπολογία*, p. 35). Il déplore le temps perdu par lui-même et ses camarades de cours pour apprendre les matières enseignées par Boulgaris, d'une ma-

ayant le style lourd, et d'autres enfin étant trop développés. Quant aux manuels de Théotokis<sup>1</sup>, il n'a que des paroles de louange: c'est lui, dit-il dans son *Apologie* (p. 36) qui a doté les écoles de tout ce qui était nécessaire dans le domaine des mathématiques comme dans celui de la physique. Pourtant, Moisioudax ne les utilise quand même pas et prépare lui-même ses manuels d'enseignement. Le pédagogue les souhaite limités dans leur étendue et rédigés en une langue à la portée de tous. Ce sont ces vœux qui le firent arriver au désir de composer lui-même un manuel adéquat. Lorsque, pour la première fois, il prit la direction de l'Académie, en 1765, il traduisit du latin les éléments de mathématiques d'André Tacquet, ainsi que la Trigonométrie de celui-ci.<sup>2</sup> En 1776, prenant pour la seconde fois la direction de l'Académie de Jassy, il enseigne pourtant d'après un autre manuel. Il est probable que déjà il trouvait le texte de Tacquet dépassé et qu'à présent il considérait comme étant plus indiqué, plus méthodique, le manuel du mathématicien français La Caille;<sup>3</sup> c'est ce qu'il fit traduire, après quoi il s'en servit pour son cours.<sup>4</sup> En deux petits volumes, ce manuel comprend tout ce qui a trait aux mathématiques analytiques et synthétiques. Les parties qui paraissaient trop résumées dans le texte de La Caille, ont été remaniées et développées<sup>5</sup> par Moisioudax. L'emploi de ce manuel lui rendait possible l'enseignement, d'emblée, de la discipline des mathématiques dans son ensemble et parallèlement, mais alternativement, il

---

nière non-méthodique et dépourvue d'esprit pédagogique. Moisioudax n'hésite donc pas à critiquer celui devant lequel tous s'inclinaient avec admiration.

1. Les manuels de Théotokis sont une interprétation de ceux d'Euclide, de Tacquet et de Wolf (cf. Florica Cîmpan, *Nichifor Theotochis și cărțile lui de matematică* (Nicéphore Théotokis et ses livres de mathématiques) dans "Analele științifice ale universității 'Al. I. Cuza' Iași", (Les Annales scientifiques de l'université 'Al. I. Cuza' de Jassy), nouvelle série, Section de Mathématiques, tome X, 1964, fasc. I, p. 217-228). Les *Eléments de Géométrie* de Tacquet ont aussi été traduits par Eugène Boulgaris, qui les a déposés à l'Académie Athénienne et Constantinopolitaine, mais ce n'est qu'en 1805 qu'il les publie avec le concours des frères Zosima (cf. D. Ghinis-V. Mexas, *Ελληνική βιβλιογραφία, 1800-1863*, Athènes, vol. I, n° 319).

2. Nicolas Bostandjis qui s'est occupé des idées pédagogiques de Moisioudax fait néanmoins une confusion lorsqu'il pense que ce dernier a traduit le manuel de Tacquet lors de son second directorat à l'Académie de Jassy (Nic. Bostandjis, *Παιδαγωγικαί ιδέαι του Ίωσήπου του Μοισιάδακος*, Athènes, 1941, p. 47). En fait, comme il ressort de son *Apologie*, la traduction du manuel de Tacquet date de 1765.

3. Moisioudax fait preuve d'une grande admiration à l'égard du professeur de Mathématique et d'Astronomie français de La Caille, *Ἀπολογία*, p. 37 - 78.

4. *Ἀπολογία*, p. 37 - 38, 41.

5. Le professeur de Jassy, Florica Cîmpan, publiera bientôt une étude approfondie des manuels de mathématiques de Moisioudax.

s'occupait d'enseigner aussi la géographie, d'après un manuel qu'il avait lui-même élaboré lors de son séjour en Valachie.

En cela encore, Moisiodax nous apparaît comme un novateur : contrairement à la coutume de l'époque<sup>1</sup>, il n'attendait pas la fin d'un cycle de cours, pour entamer l'enseignement d'une autre matière.

*Préoccupations d'ordre pédagogique.* Les préoccupations de Moisiodax, maître éclairé du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne furent pas seulement d'ordre philosophique et mathématique; il fut aussi un bon pédagogue. Il a même appliqué ses conceptions pédagogiques pendant son professorat et ce n'est que plus tard, en 1779, qu'il a publié un *Traité de Pédagogie: Πραγματεία περι παιδων άγωγής ή παιδαγωγία συντεθεισα παρά 'Ιωσήπου του Μοισιόδακος...*, Venise, 1779.<sup>2</sup> De son temps, l'intérêt pour la pédagogie s'intensifie; les pédagogies systématiques qui se sont multipliées dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle en témoignent. Le rôle du pédagogue était à l'honneur dans cette Europe éclairée de l'époque, lorsque la société bourgeoise en ascension renouvelait ses éléments moraux. Le guide théoricien qui a dominé toute l'Europe par son système pédagogique, fut John Locke.<sup>3</sup>

Les érudits se voyaient fortement attirés par les idées du philosophe anglais, ils lisaient et étudiaient ses oeuvres et discutaient ses conceptions. C'était le personnage qui représentait l'illumination anglaise. Par ses oeuvres et tout particulièrement par *An Essay Concerning the Human Understanding (1690)*, Locke a donné le coup le plus dur à l'idée du droit divin, a discuté le problème très

1. La Bibliothèque de l'Académie de la Rép. Soc. de Roumanie possède un manuscrit de mathématiques (ms. gr. 396), avec l'annotation grecque suivante: "1766, Janvier 19, journée du Jeudi, le maître Kir Iosipos a commencé à enseigner la géométrie en Moldavie dans l'église des papistes". Le manuscrit qui porte cette annotation comprend des éléments de géométrie euclidienne et l'arithmétique, la trigonométrie et les sections coniques de Nicéphore Théotokis. Mais qui est-il ce maître Kir Iosipos qui a enseigné la géométrie d'après ce manuel? Nous sommes tentés de croire qu'il s'agit en fait de Iosipos Moisiodax, car à cette époque il était professeur de mathématiques à Jassy, mais pour deux raisons nous ne pouvons en être absolument certains: d'abord, dans son *Apologie* (p.36), Moisiodax ne fait que louer les manuels de Théotokis, se qui ne l'a pas empêcher de ne pas les utiliser à son enseignement, car nous savons bien qu'en 1765 il traduisait Tacquet. Et ensuite comment s'expliquer cette affirmation qu'il "enseignait dans l'église des papistes" lorsqu'à ce moment-là il le faisait à l'Académie de Jassy?

2. Un exemplaire du texte imprimé se trouve dans la Bibliothèque du Monastère Cutlumus, avec une oeuvre manuscrite d'Anastase Gordios (cf. Spyridon Lambros, *Κατάλογος τών εν ταίς βιβλιοθήκαις του 'Αγλου Όρους έλληνικών κωδικων*, vol. I, Cambridge, 1895, p. 296, n° 3270/197). Le fait prouve que le manuel de pédagogie de Moisiodax était recherché et lu avec intérêt.

3. K. Th. Dimaras, *Ίστορία τής νεοελληνικής λογοτεχνίας*, vol. I., p. 150.

controversé de l'âme. D'après lui, à la naissance de l'homme, son âme est bien "tabula rasa." Il n'existe rien dans l'intelligence qui n'ait existé auparavant dans les sens, toutes les connaissances proviennent de l'expérience sensorielle. Locke émettra des idées aussi téméraires quant aux relations entre les classes antagonistes. Il encouragera les révoltés, en soutenant que les peuples ont bien le droit de résister et de s'insurger. Par ses écrits il détermine tout autant les relations entre les souverains et leurs peuples que les droits et les devoirs réciproques entre les différents peuples. C'est à dire qu'il régleme les rapports de la société humaine.<sup>1</sup> La consécration de ses idées sur le continent européen est dûe à Voltaire, qui les répandit en 1735 par ses *Lettres Anglaises*.<sup>2</sup>

Les idées de Locke se propageaient rapidement dans "les écoles, les universités, les cercles scientifiques, les Académies, pour finir par le public." Mais plus elles se répandaient, plus se multipliaient les attaques dirigées contre Locke. Il sera accusé de matérialisme à cause de certains passages sur le plus brûlant problème de la philosophie: l'immortalité de l'âme.<sup>3</sup> Ses idées étaient tellement progressistes que les universités dûrent avoir recours à de sévères mesures, et interdiction fut faite aux étudiants de lire Locke et de l'étudier.<sup>4</sup> Ses oeuvres ont fortement préoccupé les savants de l'Europe depuis son époque et jusqu'à nos jours.<sup>5</sup> Moisiiodax connaîtra lui aussi les conceptions de cet audacieux philosophe et les introduira dans ses oeuvres.

Dans ce qui suit, nous nous proposons d'établir si le *Traité de Pédagogie* de Moisiiodax est un travail original — comme on est généralement tenté de la croire en Roumanie — ou bien s'il est écrit sous l'influence d'autres oeuvres.

Emil Domocoş, dans son article intitulé: *Despre tratăutul de pedagogie scris de Iosif Mesiodacul* (Sur le traité de pédagogie écrit par Iosipos Moisiiodax),<sup>6</sup> considère que ce dernier est un grand pédagogue original. Voilà ce que nous dit Domocoş: "Le mérite de cette oeuvre réside dans le fait que ce n'est pas un travail de compilation, mais bien le résultat de sérieux efforts personnels de création. Dans son *Traité sur l'Education des enfants*, Iosipos Moisiiodax a généralisé sa propre expérience ainsi que celle des cadres didactiques qu'il avait connus à Jassy".<sup>7</sup>

1. D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1945, p. 39.

2. Alkis Anghélou, *Comment la pensée néo-hellénique a fait la connaissance de l'Essai de John Locke*, Athènes, 1955, p. 234-235 (extrait).

3. Alkis Anghélou, *op.cit.*, p.232.

4. Du même, *op. cit.*, p. 245-246.

5. Un article fort intéressant vient d'être publié par Roberto Bobbio, *Studi Lockiani*, dans "Rivista Storica Italiana", anno LXXVI, fasc.I (1965), p. 96-130. Roberto Bobbio cite la bibliographie récente s'y rapportant au sujet.

6. Cf. "Revue de Pédagogie", n° 1 (1965), p. 53-66.

7. Emil Domocoş, *op. cit.*, p. 59-60.

Il est certain qu'Emil Domocoş n'aurait pas été aussi catégorique au sujet de l'originalité de l'oeuvre de Moisioudax, s'il avait connu les études publiées récemment par des chercheurs grecs sur les idées pédagogiques du professeur le Jassy.

En 1941, un livre de Nicolas Bostandjis paraît à Athènes; il a pour titre: *Παιδαγωγικαὶ ἰδέαι Ἰωσήπου τοῦ Μοισιόδακος* (Les idées pédagogiques de Iosipos Moisioudax). Mais Bostandjis ne semble pas avoir bien approfondi le texte de la Pédagogie du professeur de Jassy.<sup>1</sup>

Dans son étude, il déclare que les idées pédagogiques de l'ancien directeur de l'Académie de Jassy se fondent sur les conceptions des classiques grecs: Platon, Aristote, Plutarque, et surtout sur les systèmes philosophiques de John Locke et de Jean-Jacques Rousseau, lesquels — joints aux principes pédagogiques de Wolf — constitueraient les bases des courants pédagogiques de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>2</sup> D'après Bostandjis donc, le professeur de Jassy se sert des auteurs classiques grecs, mais est aussi l'adepte des courants pédagogiques propagés en Angleterre par John Locke, en Allemagne par Wolf et en France par J.J. Rousseau, sans que, toutefois, il soit précisé combien il en a été influencé et ce qu'il a emprunté à chacun de ces philosophes.

Deux ans après, en 1943, paraît l'article du professeur E. Kriaras: 'Η «Παιδαγωγία» τοῦ Μοισιόδακος καὶ ἡ σχέση της μετὰ τὸ παιδαγωγικὸ σύγγραμμα τοῦ Locke (La Pédagogie de Moisioudax et ses rapports avec le système pédagogique de Locke). Kriaras fait preuve de plus d'attention, en poussant plus profondément que Bostandjis l'étude de la Pédagogie de Moisioudax; il indique même quelles ont été les sources d'inspiration de celui-ci. C'est ainsi qu'il montre qu'à la base de la pédagogie de Moisioudax se trouve l'oeuvre de Locke: *Some Thoughts Concerning Education*. Il ressort que Moisioudax a, non seulement emprunté à l'oeuvre de Locke le plan de sa Pédagogie, mais encore l'ordre d'exposition des problèmes, non seulement la plupart de ses idées — qu'il extrait de cette oeuvre — mais aussi des fragments plus ou moins longs de l'oeuvre du pédagogue anglais, qu'il cite en traduction.<sup>3</sup> De fait, Locke n'a pas écrit une oeuvre pédagogique systématique, mais simplement des conseils, destinés à l'un de ses amis qui tenait à les recevoir

1. E. Kriaras, 'Η «Παιδαγωγία τοῦ Μοισιόδακος καὶ ἡ σχέση της μετὰ τὸ παιδαγωγικὸ σύγγραμμα τοῦ Locke» dans "Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher," vol. XVII (1943), p. 135. Je ne manquerai pas, une fois encore, à ce propos, de remercier le professeur E. Kriaras qui, ne possédant pas d'extraits de son article, m'envoya avec beaucoup d'amabilité des copies photographiées.

2. N. Bostandjis, *op. cit.*, p. 41.

3. E. Kriaras, *op. cit.*, p. 135-136.

pour diriger l'éducation de son fils.<sup>1</sup> Ces conseils néanmoins ont fortement influencé l'évolution de la pédagogie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Comme nous l'avons déjà dit, Locke était connu en Europe et dans les cercles intellectuels grecs. Son nom se trouve cité dans des ouvrages datant de l'époque de l'illuminisme grec et le mérite de l'avoir fait connaître parmi les grecs revient en premier lieu à Katiphoros et ensuite à son élève Eugène Boulgaris. Ce dernier a introduit dans les écoles grecques les conceptions de l'illuministe anglais, autant par ses oeuvres (comme *La Logique*) que par la traduction de l'oeuvre fondamentale de Locke, *An Essay concerning the human Understanding*.<sup>2</sup> La traduction de Boulgaris (conservée d'ailleurs en manuscrit),<sup>3</sup> ne redonne pas en entier le texte de l'auteur anglais; c'en est un abrégé, d'après la traduction française de Pierre Coste, parue en 1700 et rééditée depuis plusieurs fois.<sup>4</sup> Il est certain que Moisioudax a connu les idées du philosophe anglais lorsqu'il suivait les cours de Boulgaris et il est normal qu'il ait eu recours à l'oeuvre de Locke au moment où il s'est proposé d'écrire une Pédagogie; mais il semble qu'il n'était pas dans ses intentions de composer un livre d'aussi vastes proportions que celui du pédagogue anglais. Moisioudax paraît n'avoir voulu qu'élaborer un livre où — tout en glanant dans le champ abondant du pédagogue anglais — il puisse faire oeuvre personnelle: certains chapitres de l'ouvrage de Locke, furent développés, d'autres abrégés. Dans la Pédagogie de Moisioudax il y a des chapitres tout à fait indépendants de l'oeuvre du pédagogue anglais; ils représentent une contribution originale de l'auteur.

Locke fait débiter ses conseils pédagogiques par des indications sur l'éducation physique et l'hygiène de l'enfant. Ce chapitre, comme le fait remarquer E. Kriaras, est complètement omis par Moisioudax, dans son intention de limiter les proportions de son livre. En ce qui concerne l'éducation intellectuelle, les emprunts faits par Moisioudax aussi ne sont pas nombreux, bien que les chapitres respectifs suivassent l'ordre de l'exposition lockéenne. Certains des chapitres de Locke (peu nombreux) sont développés dans la Pédagogie de Moisioudax, mais ils se fondent malgré tout sur l'idée principale

1. Du même, *op. cit.*, p. 138.

2. Alkis Anghélou, *op. cit.*, p. 234-235.

3. Le manuscrit se trouve dans la Bibliothèque Nationale d'Athènes. Il date de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est certain que Boulgaris a fait la traduction avant 1766, date de publication de sa *Logique*, car on trouve dans cette dernière oeuvre des passages identiques à ceux du manuscrit contenant la traduction de l'ouvrage de Locke. La traduction de Boulgaris est restée inédite. Il est probable qu'il ne l'a pas fait imprimer parce qu'une autre traduction, de Jean Litinos d'après le texte abrégé de Wynne, fut publiée en 1796.

4. Alkis Anghélou, *op. cit.*, p. 238-239.

du philosophe anglais; d'autres chapitres du texte de Locke (la plupart) sont abrégés dans le livre de Moisioudax.<sup>1</sup>

Après une étude comparative pleine d'attention des deux ouvrages pédagogiques, Kriaras déclare sans hésiter que bien peu des chapitres de la première partie de la Pédagogie de Moisioudax ne semblent pas écrits sous l'influence lockéenne. Ces chapitres sont les suivants: le III<sup>e</sup> en partie, le V<sup>e</sup>, le VII<sup>e</sup>, peut-être aussi le VIII<sup>e</sup> de la première partie, la première subdivision et la majeure partie des chapitres de la deuxième partie de la seconde sous - division. Mais là encore, il n'est pas rare de trouver des idées prises çà et là dans l'oeuvre pédagogique du philosophe anglais.

Il est des cas où Moisioudax modifie les conseils compris dans l'ouvrage lockéen, mais l'idée de base reste la même. Souvent, l'interprète suit de si près son modèle, qu'il en traduit fidèlement des fragments entiers.<sup>2</sup> E. Kriaras nous indique dans son article (p. 141-149) les correspondances existant entre les deux textes, confrontation qu'il réussit en utilisant la traduction française de Pierre Coste dont s'est servi Moisioudax; il nous donne plusieurs textes communs dans l'un et l'autre ouvrage.

Souvent, l'interprète fait des adaptations, donnant d'autres exemples que ceux qui se trouvent chez son modèle, des exemples originaux pris dans son entourage même, afin qu'ils soient plus suggestifs et pourtant plus efficaces aux lecteurs grecs et roumains.

Là où les opinions de Locke ne correspondent pas avec ses convictions avancées, Moisioudax n'hésite pas à les modifier. Par exemple, Locke se prononce contre la fréquentation des enfants à l'école, estimant que l'enseignement avec des précepteurs donne de meilleurs résultats. Moisioudax, lui, ne conçoit pas ce genre d'enseignement, car l'attitude aristocratique des boyards grecs et roumains ne laisse de mécontenter le professeur à l'esprit éclairé qu'il était. Il n'hésite pas de critiquer sévèrement la conduite de ceux qui — en méprisant l'école — ne veulent pas y envoyer leurs enfants, préférant leur faire l'éducation par des précepteurs, à la maison. Moisioudax milite pour un enseignement social, commun à tous les enfants et conseille les parents de renoncer aux professeurs particuliers, en envoyant leurs enfants à l'école. C'est une idée préconçue, dit-il, et même d'un ridicule orgueil, de croire que c'est honteux pour un boyard pauvre d'envoyer ses enfants à l'école publique ou particulière<sup>3</sup>.

En dehors de Locke, il est certain que l'érudit Moisioudax connaissait aussi

1. E. Kriaras, *op. cit.*, p. 140.

2. *Op. cit.*, p. 140.

3. I. Moisioudax, *Πραγματεία περί παιδων ἀγωγῆς*, Venise, 1779, p. 66.

les oeuvres des écrivains de l'antiquité grecque que N. Bostandjis pense trouver à la base de sa Pédagogie, mais le professeur E. Kriaras repousse l'idée suivant laquelle Moisioudax aurait été influencé, aussi peu que ce fût, par des oeuvres classiques. Tout au contraire, Kriaras est d'avis qu'en plus du philosophe anglais qui a fortement mis son empreinte sur l'oeuvre du professeur enseignant dans les Pays Roumains, une autre source a encore pu l'influencer: à savoir l'oeuvre bien connue de Fénelon, *Traité de l'Éducation des filles*, publiée en 1687. Moisioudax employa à plusieurs reprises ce traité à l'élaboration de son propre ouvrage, particulièrement dans le chapitre V qui a trait à l'éducation des enfants des deux sexes. Kriaras indique même des passages que Moisioudax a traduits.<sup>1</sup> Pourtant, l'influence de Fénelon ne se fait remarquer que dans certains détails, elle n'a guère opéré plus profondément sur Moisioudax, ni en ce qui est des idées fondamentales, ni pour la forme ou le plan de l'ouvrage.

Par conséquent, il est clair que deux oeuvres de renom mondial se trouvent à la base de la Pédagogie de Moisioudax: surtout, les conseils pédagogiques de John Locke et, en plus petite mesure les avis de Fénelon.

Pourtant, sa Pédagogie contient aussi des parties personnelles, originales. Par exemple, les derniers huit chapitres qui ont pour thème le mode d'étudier la grammaire et la syntaxe, ainsi que les auteurs qu'il faut choisir dans ce but, n'ont rien de commun avec l'oeuvre de Locke. En effet, Moisioudax y expose ses propres idées et son expérience de maître enseignant. Précurseur des grands maîtres qui encourageaient l'usage du grec moderne, il montre dans ces chapitres le temps précieux que perdent les élèves à l'étude du grec classique avec toutes ses difficultés d'ordre grammatical et sa syntaxe compliquée. Il recommande bien l'étude de la syntaxe, mais dans ses grandes lignes seulement, afin que le temps récupéré soit employé par les élèves à l'étude de la langue néogrecque, "la langue que nous parlons aujourd'hui", et des langues étrangères, comme l'italien, le français, toutes langues européennes prédominantes et utiles qui permettront aux jeunes intellectuels de pouvoir lire, en leur original, les ouvrages de l'Europe des Lumières.

Moisioudax recommande aussi l'étude de lois, c'est-à-dire du Droit, de la Morale, de la Géographie, et d'autres.<sup>2</sup>

Ses judicieux conseils pédagogiques portent encore sur l'étude des oeuvres d'auteurs classiques. Il se prononce d'une manière catégorique contre le système (qui faisait école au Moyen-Age) de l'interprétation interlinéaire, système consacré et utilisé dans la plupart des écoles grecques, aussi bien que

1. E. Kriaras, *op. cit.*, p. 150-152.

2. Moisioudax, *Πραγματεία*, p. 157-158.

dans celles de Bucarest et de Jassy.<sup>1</sup> Il existe dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, un grand nombre de cahiers d'écoliers contenant de semblables interprétations, en usage dans les Académies Princières de nos pays. Le pédagogue Moisioudax préférerait que le temps dépensé par les élèves à trouver des synonymes soit employé à l'étude approfondie de l'oeuvre au point de vue littéraire ou bien à l'études des sciences.

E. Kriaras, dans son article minutieusement élaboré, nous a donc montré que la Pédagogie de Moisioudax n'était pas une oeuvre entièrement originale, mais une compilation — dans sa majeure partie — aussi bien qu'une traduction, en une moindre mesure, et enfin une oeuvre personnelle dans ses derniers chapitres. Le mérite de Moisioudax n'en est pas moindre — du fait que son livre n'est pas absolument original — car c'est malgré tout, un vrai traité de pédagogie qu'il a réussi de composer à cette époque. Il a suivi les idées pédagogiques avancées du temps, les a adoptées, les a assimilées et, théoriquement, s'est même efforcé de mettre en application tout un système pédagogique dont beaucoup d'éléments peuvent, encore aujourd'hui, être adoptés par un pédagogue éclairé.<sup>2</sup>

Il est intéressant de savoir ce qui a déterminé Moisioudax à écrire son *Traité de Pédagogie* et quelles sont les idées qu'il a mises en circulation par ce traité.

Dans la préface, il annonce que, dans le désir de venir en aide à la communauté, il a pris la décision d'écrire sur bon nombre de choses. Il commence par la pédagogie, pensant qu'un Traité de ce genre est de grande et urgente nécessité car "le fléau de l'inculture qui régnait partout peut être comparé à un brouillard dense qui obscurcissait la terre".<sup>3</sup> Il voudrait délivrer les esprits soumis aux superstitions et aux préjugés féodaux, faire pénétrer dans l'enseignement l'esprit novateur, source de lumière. Dans sa Pédagogie, il touche à nouveau, tedancieusement, ce qu'il avait affirmé dans ses autres oeuvres, à savoir les problèmes des dépenses faites pour les églises et les monastères, qui auraient mieux servi à fonder une merveilleuse Académie. Mais il ajoute qu'il ne veut pas reprendre cette discussion déjà assez épineuse et qui ne peut que le piquer jusqu'au sang.<sup>4</sup> Avec beaucoup de modestie, il déclare être convaincu

1. Les théories de Moisioudax de Pédagogie, par lesquelles il désapprouve le système d'interprétation interlinéaire, ont été reproduites par Const. Sathas avec quelques pages du discours d'Isocrate à Nicoclès, traduction en néo-grec de Moisioudax, par laquelle il indique comment peuvent être traduites les oeuvres des écrivains classiques en langue néo-grecque (cf. C. Sathas, *Νεοελληνικῆς Φιλολογίας Παράρτημα*, Athènes, 1870, p. 147-154).

2. E. Papanoutsos, *Νεοελληνικὴ Φιλοσοφία*, ed. II, Athènes 1959, vol. I, 30 - 31.

3. I. Moisioudax, *Παιδαγωγία*, p. 5.

4. Ibidem, *op.cit.*, p. 5-6. Moisioudax avait déjà supporté maintes persécutions, aussi était-il réservé et prudent.

que bien des gens se moqueront de lui, d'autres lui feront des remontrances pour la sincérité avec laquelle il dit ces amères vérités, mais "si je ne parle pas sincèrement, d'autres ne le feront pas non plus, et alors comment ferons-nous cesser le mal?" "Je fais mon devoir comme je peux, autant que je peux et comme je sais mieux le faire, pour contribuer au bien public. Contre la gangrène qui s'étend, il faut prendre des mesures brutales".<sup>1</sup>

Au moyen de sa Pédagogie, Moisioudax met en circulation des idées très saines, pour l'époque, concernant les problèmes les plus importants comme celui du labeur consacré à l'instruction et à l'éducation, tout d'abord au sein de la famille et ensuite dans les écoles. Il s'occupe d'indiquer comment les enfants doivent être élevés dès leur plus jeune âge, comment ils doivent s'initier aux bonnes manières, quels cercles de relations ils doivent fréquenter et lesquels éviter, ce que les parents ne doivent pas se laisser à dire devant leurs enfants une fois que ceux-ci ont grandi, comment ils doivent s'y prendre pour les faire obéir et avoir des égards et du respect envers tout le monde, à commencer par les parents. Ces derniers doivent encore empêcher que les enfants de fréquenter la société des flatteurs et des méchants. Les chapitres compris entre les pages 10-75 de la Pédagogie s'adressent aux parents, il y indique l'éducation appropriée aux enfants et la conduite qu'il faut avoir envers les professeurs. Les pages 76 - 100 comprennent les méthodes que doivent employer les professeurs pour rendre l'enseignement agréable aux enfants et, au besoin, les discipliner.

Dans la seconde partie du Traité, divisée en 8 chapitres, il s'occupe uniquement de l'éducation intellectuelle des enfants. En ce qui est des professeurs, il explique la nécessité, en matière d'éducation, de donner aux élèves des professeurs correspondant à leur âge et à leur intelligence, tout comme chaque saison réclame un certain mode de s'habiller.<sup>2</sup> Pour un âge plus tendre, les professeurs jeunes et pas trop érudits seront préférables à ceux plus âgés et savants.<sup>3</sup>

Pour les matières d'enseignement, Moisioudax propose que l'instruction philosophique des enfants soit complétée par des connaissances de mathématiques, de géographie, de physique, de morale, de droit et d'un peu de rhétorique, sans pourtant s'embarasser de détails inutiles.<sup>4</sup>

Il avait essayé lui-même une application des méthodes pédagogiques indiquées dans son Traité de Pédagogie, publié en 1779, pendant l'intervalle qu'il était professeur. D'innombrables fois il a souligné qu'il vaudrait mieux

1. Du même, *op. cit.*, p. 6 et 8 - 9.

2. Du même, *op. cit.*, p. 55.

3. Du même, *op. cit.*, p. 57.

4. Du même, *op. cit.*, p. 59-60.

remplacer l'étude grammaticale scholastique par les sciences positives ou "la saine philosophie". Comme professeur il ménageait le temps de ses élèves, ne les fatiguait pas par des détails inutiles<sup>1</sup> et surtout évitait l'enseignement de notions au-dessus de leur capacité d'entendement et d'assimilation. Le pédagogue qu'il était n'entendait pas faire cas de son érudition, en chargeant l'esprit de ses élèves par des notions inutiles dépassant leur niveau d'assimilation. C'est autant dire que le docte maître mettait en application de nouvelles conceptions pédagogiques regardant l'éducation de la jeunesse. Il considérait, du reste, l'éducation des enfants, non pas une science, mais comme un art, le plus délicat entre tous.<sup>2</sup>

Tant qu'il fut directeur, il exigea deux mois de vacances par an (juillet et août), selon la coutûme occidentale, période que les maîtres devaient employer à la préparation des cours de la nouvelle année scolaire et les élèves à une révision systématique des connaissances acquises pendant l'année scolaire écoulée.<sup>3</sup>

Parallèlement aux trois branches principales, philosophie, mathématiques et pédagogie, Moisioudax porta ses préoccupations ainsi que sur la *Géographie*, qu'il a d'ailleurs enseignée à Jassy.

Comme géographe, il a fait imprimer à Vienne, en 1781, une *Théorie de la Géographie*, *θεωρία τῆς Γεωγραφίας*, qu'il dédia aux Princes Régnants des Pays Roumains (Constantin Moruzi de Moldavie et Alexandre Ypsilanti de Valachie). Dans sa dédicace, il invite ces deux princes à s'occuper de l'organisation des Académies, mais tout autant de ne pas négliger l'impression de livres scolaires, nécessaires aux études dans ces Académies.

Dans la préface du manuel, il demande l'appui des princes pour faire imprimer deux livres d'enseignement, en l'espèce deux manuels de mathématiques (Δύο ὁδοὶ μαθηματικῶν σῶμα), dont l'un à l'usage des boyards et l'autre à l'usage des écoles, ainsi que deux autres livres, de physique cette fois, (Δύο ὁδοὶ φυσικῶν), pareillement à différent et double usage: pour boyards et pour écoles; enfin, pour l'impression aussi d'une *Astronomie* d'après des conceptions modernes et suivant les découvertes faites. Il faut supposer que cette mention "à l'usage des boyards", parallèlement à l'autre regardant les écoles, doit correspondre à deux manières différentes de concevoir un même livre d'enseignement: l'un pour les gens de culture et l'autre, plus simple, pour les élèves des écoles.

1. Du même *op.cit.*, p. 81.

2. Nicola Bostandjisi, *Παιδαγωγικαὶ ἰδέαι Ἰωσήφου τοῦ Μοισιόδαξ*, Athènes, 1941, p. 55.

3. *Ἀπολογία*, p. 79-80, en note.

La première partie de la *Théorie de la Géographie* traite du globe terrestre, des méridiens, de l'équateur, des tropiques, des pôles, des climats, de la durée des jours et des nuits, des vents, de la surface de la Terre et de la forme de celle-ci, et de ses mouvements. Tout un chapitre est destiné aux nouvelles conceptions de Descartes, etc. Les titres des chapitres indiquent clairement que la première partie traite de la géographie physique.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, il met en application — par des problèmes qui reçoivent aussitôt leurs solutions — les théories traitées dans la première partie et la troisième partie s'occupe des différents calendriers et particulièrement des calendriers Julien et Grégorien.

La *Théorie de la Géographie* de Moisioudax représente à coup sûr le travail d'un érudit, d'un savant à l'esprit éclairé. Son livre a plus de notes explicatives que de texte. Il cite les savants d'Europe: géographes, mathématiciens, physiciens, astronomes, explorateurs et voyageurs, depuis ceux de l'antiquité grecque et romaine, jusqu'à ses contemporains. Il a connu et étudié leurs oeuvres qu'il compare entre elles, en acceptant et en soutenant leurs théories. Il répète continuellement: les modernes ont telle ou telle théorie. Connaissant le latin, l'italien et le français, il a pu lire presque toutes les oeuvres de l'Europe éclairée, dans leurs originaux.<sup>1</sup> Il cite de nombreux explorateurs et navigateurs, comme les français Gérard de Gréer et de La Feuillée, les anglais Dampier et Jack Kooock et autres et à la p. 94-95 il donne la liste de 27 explorateurs de toute les nationalités, en commençant par Magellan et en terminant avec son contemporain Fournaux. Il a lu les oeuvres des géographes Harisson, Varenius et Riccioli, ainsi que celles des grecs Strabon et Chrysanthé Notaras. Il cite des cartographes, tels que: Münster et Denville, des astronomes, tels que: de la Lande, de la Hire, Norwood, Huyghens et beaucoup d'autres mathématiciens, physiciens et historiens.

Il est surprenant pour l'époque que Moisioudax connaisse des oeuvres imprimées et des découvertes faites peu de temps avant l'impression de sa *Géographie*. Nous savons, par son propre témoignage, qu'il a écrit la *Théorie de la Géographie* pendant le séjour qu'il fit en Valachie (p. 37), mais qu'il l'a complétée par certains ouvrages étudiés à la Bibliothèque Impériale de Vienne. Particulièrement la dernière partie, concernant les calendriers, a été écrite à Vienne (p. 167 - 168). Il avoue avoir rencontré maintes difficultés en traitant cette dernière partie, vu que οὐδείς ἡμέτερος ἐπραγματεύθη μέχρι τοῦδε περὶ τῆς ὑποθέσεως. (aucun des notres n'a traité ce sujet).<sup>2</sup>

1. Parmi les livres qu'il a consulté, se trouve aussi les *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, de Bauer, et il soutient que Bauer indique une latitude erronée pour la Valachie, cf. *Θεωρία Γεωγραφίας*, p. 37.

2. L'auteur déclare dans une note de ne pas avoir pu faire une oeuvre parfaite, parce que

Le texte de sa Géographie a été le cours même qu'il a tenu à l'Académie de Jassy et nous pouvons soutenir qu'il fut un des premiers cours de géographie, d'un niveau élevé, qu'on ait connu chez nous.<sup>1</sup>

L'affirmation de N. Iorga que la carte de la Valachie élaborée par Rhigas Velestinlis, est l'oeuvre de Iosipos Moisioudax, qui a empreunté à Alexandre Mavrocordatos les termes géographiques, et que Rhigas l'a tout au plus reproduite, est complètement erronée.<sup>2</sup> D'après les recherches minutieuses du chercheur grec Georges Laïos, dans les archives autrichiennes, il n'y a plus de doute que Rhigas a utilisé la carte de F. Jos. Ruhedorf, *Mapa specialis Valachiae...*<sup>3</sup>

Nous avons vu que dans la préface de sa Géographie, Moisioudax annonçait son intention de publier trois ouvrages: un Traité de Mathématiques, un Traité de Physique et une Astronomie. Il semble que les princes régnants des Pays Roumains ne lui aient pas accordé l'aide sollicitée pour l'impression de ces volumes. Aussi, en 1784, fait-il imprimer à Bucarest, une brochure qu'il intitule *Σημειώσεις φυσιολογικαί*, en la dédiant à Mihai Soutzo, prince régnant de Valachie. Dans sa dédicace il sollicite à nouveau l'aide princière pour faire imprimer les livres annoncés dans la préface de sa *Géographie*. Par cette brochure il désirait démontrer que ses ouvrages, préparés pour être imprimés, étaient scientifiques et utiles, donnant quelques exemples à l'appui: *λόγῳ ἀπλῶς δοκιμίων*.

Cette brochure traite des causes de la pluie, explique les phénomènes atmosphériques qui font le soleil paraître rouge, explique aussi les perturbations que l'approche d'une comète peut provoquer à la terre, etc. Il profite

---

la rédaction, la correction et l'impression de sa géographie n'a été faite qu'en 8 mois. Mais dans un manuscrit de la Bibliothèque du Monastère St. Pantéléimon du Mont Athos qui contient la Géographie de Moisioudax, mention est faite que cet ouvrage a été écrit à Bucarest en 1767, Septembre 15 (cf. Spyridon Lambros, *Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὁρους ἐλληνικῶν κωδίκων*, vol. II, Cambridge, 1900, p. 424, n° 6256). Cette précision prouve que la *Théorie de la Géographie* fut écrite à savoir 4 ans avant son impression. Une preuve supplémentaire résulte du fait qu'il a enseigné cet ouvrage à l'Académie de Jassy et que certains chapitres avaient déjà paru dans son *Apologie*.

1. Emil Domocos, *op. cit.*, p. 55.

2. N. Iorga, *O hartă a Tării Româneștie de c.1780 și un geograf dobrogean* (Une carte de la Valachie de c.1780 et un géographe de la Dobroudja) dans "Analele Acad. Rom." (Les annales de l'Acad. Roumaine), section d'histoire, II<sup>e</sup> série, tome XXXVI, p. 928 et le même dans "Arhiva Dobrogei" (Les archives de Dobroudja) II, 1919, p. 6-8; N. Iorga affirme encore à tort que à partir de 1765 Moisioudax dirigea l'Ecole de Bucarest. Nous avons vu plus haut qu'en 1765, Moisioudax a pris la direction de l'Académie de Jassy.

3. Cf. Georges Laïos, *Οἱ χάρτες τοῦ Ρήγα*, (Les cartes de Rhigas), Athènes, 1960, p. 62-63, extrait de "Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος", vol. XIV (1960).

de l'occasion offerte par l'exposé des théories pour y combattre les superstitions et l'ignorance qui régnait parmi les incultes, jusqu'à leur faire considérer ces phénomènes de la nature comme des présages de cataclysmes. Moisioudax, par la publication de livres de ce genre, dans lesquels les phénomènes de la nature sont scientifiquement expliqués, pense contribuer à l'instruction du peuple rétrograde et écarter les superstitions qui mettaient en danger l'évolution de la société médiévale.

Enfin, notre attention sera retenue par une traduction qu'il a faite en puisant dans le trésor de l'Antiquité grecque. Moisioudax a traduit en néo-grec et français le Discours d'Isocrate à Nicocles<sup>1</sup> et a fait imprimer les deux versions ensemble, le texte néo-grec sur une page et le texte français sur l'autre.<sup>2</sup>

Nous ne pouvons nous expliquer quelle a été la raison de Moisioudax pour traduire ce discours en français, vu que les discours d'Isocrate étaient traduits. Dans tous les cas, il est naturel que ce texte l'ait attiré, car le contenu du discours était dans ses vues avancées. Isocrate exhorte Nicoclès d'aimer et de protéger ses sujets, les simples notamment, contre les exactions des fonctionnaires et le poids des impôts. Lorsque les lois ne correspondent pas à la stabilité et au progrès commun, qu'il n'hésite pas à les modifier. On ne garde pas sans dommages les vieilles traditions qui ne sont pas dans l'intérêt commun. Il l'engage à avoir des lois justes, de juger sagement et avec équité, de contribuer à la diminution des conflits, ne pas faire de grandes dépenses en élevant de somptueuses constructions et en faisant des cadeaux inutiles. Que sa générosité aille vers les veuves, les vieillards et les enfants. Dieu est plus content des bonnes actions que des édifices pour les prières. "Érige des hôpitaux, des écoles, des asiles pour les vieillards." Isocrate avait dit ce que Moisioudax avait sans cesse soutenu dans ses ouvrages. Pour conclure, Isocrate engage Nicoclès de ne pas accorder crédit aux accusations sans les examiner et se convaincre de leur bien-fondé. Cette idée nous la rencontrons aussi dans son *Apologie*. La gratuité avec laquelle les rétrogrades l'accusaient lui et bien d'autres l'a

1. Nicoclès a vécu au IV<sup>e</sup>. avant notre ère, en succédant son père au trône de l'île de Chypre. Il a été l'élève de l'orateur Isocrate, qui a écrit pour lui deux discours: l'un traite les devoirs des souverains et l'autre ceux des sujets. Moisioudax ayant des idées avancées et éclairées a voulu populariser les sages conseils d'Isocrate, concernant les problèmes qui se présentent dans le gouvernement des nations, et que ce dernier s'adresse à une tête couronnée. Une des meilleures éditions des oeuvres d'Isocrate est due à Coray, lequel s'efforça au moment où il préparait son édition, à se procurer le texte de Moisioudax (cf. *Ἐπιστολαὶ Ἀδμαντίου Κοραΐ*, ed. N. Damalas, Athènes, 1885, vol. I, p. 675).

2. *Ἰωσήπου τοῦ Μοισιόδακος Παραλλαγή τοῦ πρὸς Νικοκλέα λόγου περὶ βασιλείας τοῦ Ἰσοκράτους ἢ κεφάλαια πολιτικά, μεταφρασμένα παρὰ τοῦ αὐτοῦ γαλλιστί*. Voici le titre français: *Transformation de l'oraison d'Isocrate sur l'art de régner pour Nicoclès, fait par Joseph Mysioudax, ou chapitres politiques, traduits par le même en français, Venise 1779*.

poussé à exhorter la classe dirigeante de ne pas accorder confiance aux calomnieux sans faire au préalable des recherches. Moisioudax ne s'est donc pas résumé à traduire Isocrate, mais il en a approfondi le texte, en adoptant ses idées et les soutenant dans ses ouvrages.

Nous avons fait un exposé succédant l'activité d'un directeur de l'Académie de Jassy, qui a déployé une fructueuse activité didactique et pédagogique, a été l'auteur et le traducteur d'ouvrages à une époque où l'illuminisme faisait à peine son apparition dans les Pays Roumains, par la filière grecque.

Moisioudax est un réformateur de l'enseignement dans le sens moderne et progressiste. Il a essayé de fonder l'enseignement sur de nouvelles bases, autant par la manière que par le contenu et la méthode. Il a introduit dans l'enseignement certaines innovations utiles. A la place de la Logique qui était enseignée au début du cycle philosophique, il a mis les Mathématiques. Dans les sciences exactes et la philosophie, il a recommandé et utilisé la langue néogrecque. Il a demandé des instruments pour les expériences de laboratoire. Il n'a pas enseigné successivement les différentes disciplines, d'après l'usage en vigueur, mais alternativement; il a demandé des vacances d'été pour les enfants et les professeurs.

Sa conception philosophique, pénétrée par le rationalisme, l'humanisme et l'illuminisme français et anglais des XVI - XVIII<sup>e</sup> siècles, se reflète dans ses ouvrages.

Bien qu'élève d'Eugène Boulgaris, Moisioudax sera plus progressiste que son maître, et par comparaison à Boulgaris, qui-après avoir passé un temps assez court par les idées progressistes, atteint au conservatorisme et même à l'obscurantisme, lui demeure un précurseur constant de l'illuminisme, se maintenant sur des positions avancées, ses oeuvres gardant un caractère démocratique, anti-féodal et anti-clérical.

Né pour être maître enseignant, Moisioudax est le premier pédagogue situé sur une position avancée et éclairée, qui ait enseigné à l'Académie de Jassy. Il tenait compte de la nature des enfants et développait ses leçons de manière à ce qu'elles évoluent parallèlement avec l'âge et l'état psychologique et intellectuel de ses élèves.

Il est vrai qu'il n'a pas eu son propre système pédagogique, mais il a eu néanmoins le grand mérite de connaître foncièrement les ouvrages de l'époque concernant la pédagogie, d'en avoir retiré tout ce qui pouvait être utile, au sens moderne, à l'éducation de la jeunesse, et d'être devenu l'interprète des plus importantes conceptions pédagogiques du Siècle des Lumières.

Les idées du maître érudit, qu'elles aient été empruntées ou qu'elles lui eussent appartenu en propre, ont donné de bons résultats dans l'enseignement. Elles ont été mises en application par lui-même et par ses successeurs,

Manasse Héliade en Valachie, et en Moldavie par Procope du Péloponèse, ce dernier étant aussi peu de temps après le départ de Moisioudax, professeur et directeur à l'Académie de Jassy.

Suivant les recommandations pédagogiques du maître, ses disciples ont continué l'enseignement des sciences exactes accompagnées d'expériences de laboratoire et celui des auteurs classiques par l'interprétation monolectique, en abandonnant le système médiéval de l'interprétation interlinéaire. Les recommandations de Moisioudax sont aussi mises en application dans d'autres écoles grecques. Par exemple, par Grégoire Kostandas à Ambélakia en Thessalie, par Constantin Koumas à Larisse et par d'autres à l'école de Smyrne. Les idées pédagogiques de Moisioudax seront encore adoptées par Adamantios Coray et par l'entremise de ce dernier par tout les cadres didactiques<sup>1</sup>.

Moisioudax est considéré comme étant l'un des hommes les plus capables ayant répandu la lumière parmi leurs élèves. Il a été apprécié dans les cercles greco-roumains, mais aussi dans les milieux intellectuels occidentaux. Le professeur viennois, Alter, l'ayant connu à Vienne en 1780, disait que Moisioudax était en philosophie un véritable érudit. C'était une personnalité si bien connue et appréciée, que Rhigas Velestinlis — qui aurait été lui aussi son élève fait sur sa carte une indication surprenante: à l'endroit de la localité Cernavoda, il ajoute: "la patrie de Iosipos Moisioudax."

Le directeur de l'Académie de Jassy est apprécié comme étant l'un des philosophes les plus importants de la pensée néo-grecque.

Il occupe une place d'honneur dans l'histoire de la philosophie néo-grecque et devrait en occuper une semblable, aussi dans l'histoire de la philosophie et de la pédagogie roumaine, car c'est dans les Pays Roumains qu'il a déroulé toute son activité d'enseignement, en préparant "des jeunes roumains, desquels se sont plus tard élevées des figures prééminentes de notre culture nationale".<sup>2</sup>

Il est certain que cet esprit éclairé aurait pu donner plus qu'elle ne l'a fait, mais à cause des incessantes difficultés qui lui étaient créées par ses opposants et les obscurantistes, et à cause encore des modestes moyens matériels dont il disposait, Moisioudax n'a eu qu'une activité relativement réduite.

Maître de recherches à l'Institut  
des Etudes Sud-Est Européennes  
de Bucarest

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

1. Nicolas Bostandjis, *Παιδαγωγικαὶ ἰδέαι Ἰωσήπου τοῦ Μοισιόδακος* Athènes, 1941, p. 149-150.

2. Emil Domocos, *op. cit.*, p. 56.